

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME VIII — N° 2
DÉCEMBRE 1929

SOMMAIRE

Victor Hugo.

<i>Discours de M. Georges Doutrepoint</i>	16
<i>Discours de M. Fernand Gregh</i>	61

Chronique :

<i>Prix</i>	89
<i>Concours</i>	89

Séance publique du 23 Juin 1929

VICTOR HUGO

Le Comité Victor Hugo, qui siège à Paris, a fait substituer à la plaque apposée sur la façade de la maison que le poète habita, Grand'Place, à Bruxelles, en 1852, une autre plaque, plus visible.

Ce mémorial a été découvert le 23 juin, en présence de M. Maurice Lemonnier, échevin faisant fonction de bourgmestre, de M. Fernand Gregh, représentant le Comité Victor Hugo, et de membres de l'Académie.

Le même jour, l'Académie s'est réunie en séance publique, pour s'associer à l'hommage rendu à la mémoire du grand poète français.

La séance fut ouverte à 3 heures, sous la présidence de M. Georges Doutrepont, vice-directeur, le directeur M. Fernand Severin étant malade.

Au bureau siégeaient, avec le vice-directeur, MM. Fernand Gregh et Gustave Vanzype, secrétaire perpétuel.

Discours de M. Georges Doutrepont

Mesdames, Messieurs,

J'ai souvent pensé et j'ai même déjà dit qu'il y avait diverses façons d'écrire l'histoire de la littérature française et que l'une d'elles, — une façon qui présenterait grand intérêt et grand charme, — serait de montrer comment cette littérature est plus que du papier imprimé, du noir sur blanc, comment elle vit en nous, dans nos mœurs et nos modes, ou, si l'on veut, comment, depuis l'heure de sa naissance, elle s'est insinuée de toutes manières dans l'existence de ceux qui l'ont lue, ou qui en ont subi l'action sociale. Pour peu qu'elle fût détaillée, une histoire, ainsi conçue, irait loin, assurément. Elle comporterait même un développement en plusieurs volumes, tant il y aurait de choses instructives, amusantes et curieuses à noter, par exemple, sur les lieux rendus célèbres par les écrivains, et dont le souvenir forme une partie essentielle de notre intellectualité ; — sur les personnages qu'ils ont créés et dont ils ont fait des êtres réels pour nous ; — sur les noms et les prénoms de ces personnages qu'ils ont vulgarisés ou dont ils ont déterminé l'adoption par le public ; — sur les modes de tout genre qu'ils ont imposées, nous entendons : sur les chapeaux, les coiffures, les meubles, les bibelots, les types de maisons dont ils ont répandu le goût ou l'amour...

Pour ne retenir qu'un point de ce vaste sujet en une cérémonie où il sied d'être grave, ne songeons qu'aux lieux rendus célèbres par la littérature, et n'y songeons qu'un

instant, puisqu'une cérémonie grave ne doit pas nécessairement être longue. Imaginons-nous, représentons-nous le tour de France qu'on accomplirait avec un Baedeker ou un Joanne « littéraire » à la main, c'est-à-dire un guide énumérant tous les lieux (villes, villettes, villages, bourgades, paysages, maisons) illustrés par un séjour d'écrivain ; — illustrés par les inspirations que ces lieux ont fournies et par les descriptions qui en ont été faites. Le joli tour, reconnaissons-le, le beau voyage à entreprendre pour un amateur de lettres, pour un homme qui a nourri sa pensée et son cœur de tout ce que la terre de France a prêté aux lieux, soit de réalité vécue, soit de poésie aimable, gracieuse, légère ou profonde ; — de tout ce qu'elle a mis en eux de son visage aimé ! Mais quel tour, quel voyage immense ce serait ! Et il s'allongerait encore, il devrait inévitablement s'allonger par des excursions au delà des frontières, car la littérature française n'est pas qu'à Paris et en France. Elle est partout où les Français ont transporté leur « parole délectable et commune » à tant « de gens », selon les mots du vieil auteur italien, Brunetto Latini. Elle est, par exemple, en Espagne au XI^e ou au XII^e siècle, à Roncevaux d'où semble s'élever, à notre oreille attentive, le rude et puissant poème de *Roland* avec toutes les suites qu'il a reçues au cours des âges : telles le *Cor* d'Alfred de Vigny et le *Mariage de Roland* de Victor Hugo. Mais l'Espagne, c'est aussi un pays du XIX^e siècle que Hugo, enfant, traversa et dont il retint un nom sonore pour drame romantique, — le nom du bourg d'Hernani (près de Saint-Sébastien) ; c'est, en outre, un pays qui fait rêver et qui parle aux sens, un pays d'où le même « *Enfant Sublime* » rapporta en France un peu de la chaude poésie qui s'y trouve répandue. Il y prit, pour sa palette de peintre futur des *Orientales*, un peu de la vigoureuse coloration de « sa terre

à demi-africaine, ou même orientale, car, il l'a dit, l'Espagne a des tons de l'Afrique, et l'Afrique est « à demi asiatique » (1).

Dans cette France du dehors, ou bien sur l'ample carte intellectuelle que les lettres françaises occupent dans le monde, il est une région qui retiendrait particulièrement l'attention du voyageur épris des livres qui s'attachent à la mémoire et au cœur : c'est la Belgique, qui possède à la fois une vie littéraire française constituant son bien propre, et celle que des Français ont vécue chez elle. Cette dernière vie est riche, et, j'oserais bien dire, beaucoup plus riche qu'on ne le croit communément. Rares en effet sont, peut-être, parmi les Belges, ceux qui pensent aux très nombreuses pages d'histoire qu'on leur mettrait sous les yeux en retraçant les biographies de leurs voisins qui furent leurs hôtes. Notre tâche en ce moment n'est pas d'écrire ces pages, non plus que d'indiquer par le menu le beau voyage, dont nous venons de tracer l'esquisse, ou le *tour à faire*. Elle n'est que de laisser entrevoir un peu de l'intérêt qu'offrirait ce tour à faire et que Lamartine a si bien exprimé : « Un paysage n'est qu'un homme ou une femme. Qu'est-ce que Vaucluse sans Pétrarque ? Qu'est-ce que Sorrente sans le Tasse ? Qu'est-ce que la Sicile sans Théocrite ? Qu'est-ce qu'Annecy sans M^{me} de Warens ? Qu'est-ce que Chambéry sans Jean-Jacques Rousseau ? Ciels sans rayons, voix sans échos, sites sans âme ! L'homme n'anime pas seulement l'homme, il anime toute une nature. Il emporte une immortalité avec lui dans le ciel, il en laisse une autre dans les lieux qu'il a consacrés ». A quel homme, à quel homme de lettres, la pensée s'applique-t-elle mieux qu'à celui qui a mis une âme, — son âme ! — dans le site du lac du Bourget ? L'une de ses admiratrices d'aujourd'hui, Gabrielle Réval, terminait, en 1925, par ces

(1) Préface des *Orientales*.

mots, un article sur le *Rendez-vous des Souverains ou Aix-les-Bains sous le Premier Empire* : « On aurait oublié les rendez-vous que les reines donnaient à Aix-les-Bains si le destin n'avait amené au bord du lac un jeune homme, beau comme un dieu, et une jeune femme qui l'aima et mourut » (1).

Ainsi, d'une part, la littérature a pris quelque chose du décor où elle s'est élaborée, quelque chose du visage du pays ; ainsi, de l'autre, le pays a pris, pour les yeux des amants des livres, quelque chose de la palette des maîtres qui l'ont habité. Sur ce pays, sur le décor, sur les sites, dans les ciels, on dirait que les poèmes, les romans, les drames qui les ont choisis pour thèmes ou pour cadres, ont jeté un voile de beauté qui en forme un élément presque inséparable...

Mais, Mesdames et Messieurs, mais, chers compatriotes ici réunis pour entendre parler de Victor Hugo et de votre Grand'Place de Bruxelles, vous allez dire sans doute qu'on peut se dispenser de faire, au sujet de l'un et de l'autre, de doctes commentaires et des phrases sonores sur les paysages, les monuments ou les homes modestes qu'animent encore les souvenirs émouvants qui demeurent attachés aux choses de l'esprit. Vous allez dire peut-être aussi que l'air vibrant du décor de la Grand'Place, où Victor Hugo vécut près de six mois, n'éveille en vous rien d'analogue au chant inoubliable du jeune homme, beau comme un dieu, à la mémoire de la jeune femme qui l'aima et qui mourut :

O lac, l'année à peine a fini sa carrière
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir...

Mais nos amis de France ont voulu que, pour le passant qui a des lettres, l'air de la Grand'Place fût moins vibrant

(1) *Revue hebdomadaire.*

ou plutôt que, pour lui, il y eût, sinon la minute, au moins la seconde de silence et de recueillement. Ils n'ignorent pas, assurément, que le numéro 27 de cette Grand'Place porte déjà son inscription qui rappelle à ce passant le séjour de leur illustre compatriote, mais ils ont désiré, pour que la seconde fût possible, que l'inscription fût visible, qu'elle fût mise à la portée du regard, qu'elle devint la plaque commémorative dans le sens complet des termes. Ils sont venus manifester leurs sentiments d'admiration pour le Maître immortel, et l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique s'est, tout naturellement, associée à cette manifestation. Elle s'y est associée avec la joie et l'esprit de gratitude d'une invitée qui se sent traitée en grande dame, qui se sent honorée d'être reçue à l'ambassade d'une nation amie, ou, si vous voulez, d'une invitée qui ne quitte point son propre sol et qui cependant, en vertu d'une fiction diplomatique, a l'impression d'être en France pour deux heures. Elle a pensé, — et c'est ce qu'il importe de dire très haut, — que le séjour des Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1851 est, après tout, l'un des événements les plus marquants, les plus pittoresques ou les plus dramatiques de l'histoire des relations littéraires de la Belgique et de la France depuis les origines des temps jusqu'à nos jours. Cet événement n'eut pourtant rien de préparé.

- La politique le créa brusquement. Non certes, il n'a point dépendu de notre volonté ni de celle de nos voisins du Midi que notre pays devint pour eux un « nid d'exilés » suivant les mots d'Auguste Vacquerie, de l'enthousiaste admirateur de Hugo, du disciple qui flattait le Maître en disant que

Les tours de Notre-Dame étaient l'II de son nom,

et en lui disant aussi que

Shakespeare est un chêne,
Racine est un pieu.

Ces deux vers menus, qui ne furent pas rimés en 1830, se ressentent singulièrement des ardeurs anticlassiques ou antiraciniennes du jeune Romantisme de 1830. Mais, à l'heure du Coup d'Etat, le Romantisme n'était plus jeune. Il était même déjà très vieux lorsque la Révolution de Juillet 1848 renversa le trône du roi Louis-Philippe I^{er}, comme vous le savez. Six mois plus tard, comme vous le savez non moins bien, Louis-Napoléon Bonaparte, le neveu de Napoléon I^{er} et le futur Napoléon III, était élu Président de la nouvelle République Française. Le 2 décembre 1851, il ordonnait le coup de force politique qui a reçu dans l'histoire l'appellation de *Coup d'Etat du Deux-Décembre* : il prononçait la dissolution de l'Assemblée Législative et l'arrestation de nombreux députés. Le 9 janvier 1852, il décrétait, pour cause de sûreté générale, l'expulsion, du territoire français, de soixante-six anciens représentants de cette Assemblée. D'autres proscriptions eurent lieu (et le chiffre en fut élevé), en même temps qu'il se produisit des exils volontaires, — proscriptions et exils qui firent passer des Français de toute classe en Angleterre, en Espagne, en Savoie, en Suisse et en Belgique. Le nombre de ceux qui demandèrent un refuge à notre pays est évalué à huit cents environ, dont toutefois 247 seulement obtinrent l'autorisation de rester. Ils se rencontrèrent avec des compatriotes qui, pour des motifs politiques, y avaient cherché un abri antérieurement au Coup d'Etat et certains même dès 1848. Par la suite, c'est-à-dire peu après 1852, il en vint d'autres qui fuyaient la

France pour des raisons du même ordre. Généralement, l'histoire les confond tous — première, deuxième et troisième catégorie — sous le titre commun de *Proscrits du Deux-Décembre*.

La Belgique vivait alors d'une vie calme et facile ; elle venait de traverser, non sans une légère secousse pourtant, la tourmente de 1848 ; elle était gouvernée par Léopold I^{er}, glorieux fondateur de notre dynastie nationale et monarque soucieux d'assurer à son peuple le plein rendement des libertés inscrites dans la Constitution dont le maintien lui était confié. C'est ce qui fait que beaucoup de bannis du Coup d'Etat purent prendre librement les chemins — chemins de fer et grand'routes — qui conduisaient sur notre sol hospitalier. Mais il en est qui ne purent l'atteindre qu'à la faveur d'un « camoufflage ». La garde veillait aux barrières du royaume et, pour tromper sa vigilance, il leur fallut s'imposer de plus ou moins savantes transformations. Ils passèrent, les uns, porteurs de costumes d'ouvriers, d'ecclésiastiques, de femmes, les autres, porteurs de fausses barbes, d'autres encore, porteurs de faux noms et de faux passeports. Certains, par contre, se débarrassèrent d'un « impedimentum » compromettant : ils se rasèrent de frais, ou complètement, pour affronter les bornes redoutées. Vous connaissez certes le déguisement du plus illustre des évadés de France, de Victor Hugo : il sortit de Paris sous la blouse et avec les papiers d'un ouvrier, ou muni d'un passeport délivré par la préfecture de police, le 8, au nom de M. Lanvin, Jacques-Firmin, « natif de Paris, compositeur d'imprimerie à livres, demeurant à Paris, rue des Jeûneurs, 4, allant en Belgique ». On dit qu'il pénétra dans notre pays par Mouscron, s'arrêta pour coucher à Gand et de là parvint à Bruxelles où il faillit être arrêté comme vagabond dans l'hôtel de

réputation douteuse où l'avait déposé un cocher de « vigilante ». D'autres passages eurent plus de *genre*, mais avec des acteurs moins en vue ; celui-ci, par exemple : de Préveraud qui s'était costumé en femme et qui s'en alla de France en compagnie du député Terrier son beau-père, lequel le présentait comme étant sa fille. A Amiens, leurs passeports furent vérifiés par un gendarme qui, sa tâche accomplie et l'âme satisfaite, c'est-à-dire exempte de tout soupçon, continua le voyage avec eux jusqu'à la frontière...

La colonie que les exilés venaient fonder en Belgique était d'espèce assez composite : les républicains et les socialistes y coudoyaient les légitimistes et les orléanistes. Le gouvernement belge ne les laissa pas d'abord s'installer tous au gré de leurs préférences. Il crut avoir des raisons d'effectuer des triages et de peser ses autorisations. Tels réfugiés auraient voulu élire domicile dans la capitale qui durent se contenter de la province. Notre vieille cité brabançonne était déjà une grande ville, mais pas encore la grande capitale, la capitale vivante, étendue, un peu cosmopolite même que tant de Français d'aujourd'hui connaissent, admirent et, à l'occasion, habitent et d'où ils perçoivent assez souvent comme de vagues rumeurs de leur bruyant Paris. Sa physionomie n'était pas moins piquante parce qu'elle était moins boulevardière qu'à présent, ou parce qu'elle offrait de-ci de-là des allures quelque peu « grand village ». Pour des yeux d'étrangers, tout était amusant et pittoresque dans le Bruxelles d'alors, dont certaines rues, au dire d'un des proscrits, Saint-Ferréol, formaient « une véritable guirlande de magasins de tabac, d'estaminets, de boutiques de pains d'épices », dans ce Bruxelles dont les mœurs très originales encore, la physionomie bonne enfant et le français plutôt *local*, avaient des séductions *sui generis* auxquelles on cède inévitablement

quand on vient du dehors. Et ajoutez, nouvel et sérieux attrait, que les bourses des exilés n'étaient tenues de s'y ouvrir que modérément. Oui certes, notre capitale avait de ces avantages matériels qu'ils appréciaient beaucoup, entre autres celui de posséder « des logements d'un bas-prix fabuleux » (encore une remarque de Saint-Ferréol). Ce n'est pas tout. Outre leur bas-prix, ces logements présentaient une particularité qui divertissait aussi les Parisiens en quête d'un abri : *le nom*. On les appelait — et on continue à les appeler malgré quatre-vingts nouvelles années d'infiltration française, — des *quartiers*. L'écrêteau de *quartiers à louer*, à une ou plusieurs *places*, ne pouvait manquer d'amener le sourire sur les lèvres de nos voisins peu initiés aux mystères d'un parler que, depuis, l'on a partout révélé (et, naturellement, raillé aussi) sous le double vocable de Kaekebroeck-Beulemans. Ce sourire, Victor Hugo dut l'avoir en parcourant nos rues, mais ce fut un sourire d'ironie qui se mua bientôt en un sourire de satisfaction, car nul plus que lui n'était désireux de trouver un *quartier* peu coûteux.

Installé à Bruxelles le 12 décembre 1851, il était, révérence parler, le premier grand oiseau migrateur qui vint de France. Il avait précédé le gros de la volée ou plutôt il n'avait pas attendu, pour s'évader, le décret du Président de la République en date du 9 janvier 1852 en vertu duquel 66 représentants de l'Assemblée Législative (dont Hugo) étaient frappés d'expulsion. Il dut tâtonner quelque peu dans le choix du gîte. En arrivant dans notre capitale, il descendit à l'hôtel de la Porte-Verte, rue de la Violette, 31, un hôtel dont on nous dit que ce n'était pas une maison de luxe et dont toute trace a présentement disparu. Il y prit une chambre non chauffée, meublée d'un lit « grand comme la main » et de deux chaises de paille. Sa dépense quotidienne s'élevait,

tout compris, à trois francs et cinq sous. Ensuite, il fut logé au n° 16 de la Grand'Place, dans la rangée dite *Hôtel des Ducs de Brabant*. Le 14 décembre il écrivait à sa femme au sujet de sa première et peu coûteuse installation : « M. Rogier [ministre de l'Intérieur] m'a offert des chemises ; j'en ai besoin en effet ». Le 5 janvier, c'est une autre lettre, relative à la deuxième installation, et qui dit : « J'ai loué (pour presque rien) les meubles indispensables, un lit, une table, etc., et un bon poêle. Je travaille là à l'aise et je m'y trouve bien. Si je rencontre un vieux tapis pour 15 francs, je serai parfaitement heureux ».

Puis vint le n° 27 au début de février (1). C'est-à-dire qu'étant prévenu de l'arrivée de son fils Charles qui, frappé par la Cour d'assises de la Seine, pour un article politique inséré dans l'*Evénement*, avait achevé ses six mois de prison, il s'installa définitivement, dans un autre *quartier* de la même place, au n° 27. Nous devrions peut-être dire (et vous allez bientôt savoir pourquoi) aux n°s 26 et 27. Quoi qu'il en soit, c'est le logis aujourd'hui célèbre et en quelque sorte replacé dans le plein jour de l'histoire par le souvenir français que nous apporte en ce jour le pur et noble poète Fernand Gregh au nom de la Fondation Victor Hugo. Qu'il veuille bien en être vivement remercié par l'Académie de langue et de littérature françaises de Belgique et par toute la Belgique littéraire d'expression française !

Le cadre dont s'entourait le n° 27, — j'entends la Grand'Place — était digne du maître, cadre artistique autant qu'il pouvait le souhaiter... Le Belge qui en parle en cet instant et « qui le vante n'apprend rien à l'étranger ». Il ne lui apprend pas que le visiteur, arrivant sur cette Grand'Place, se sent

(1) Voir les *Notes et Eclaircissements*.

ravi soudainement dans une intégrale et, combien harmonieuse, atmosphère d'antan, dans un décor d'absolue beauté architecturale. Partout, c'est de la dentelle de pierre féeriquement ouvragée ; partout aussi, c'est de la dorure, mais semée d'un geste sûr et discret ; elle se contente de souligner, par ses traits brillants, le dessin à la fois délicat et ferme des portes, des fenêtres, des murs que le mystérieux architecte qu'on nomme le Passé a dressés et sculptés pour l'éternelle joie des regards humains.

Pensez si Hugo se plut à rêver devant ces splendeurs, si son « âme gothique » chanta devant cette Grand'Place dont il a dit dans son récit en prose *Pendant l'exil* qu' « avec son magnifique hôtel de ville encadré de maisons magnifiques, elle est tout entière un monument ». On connaît mieux ses vers admiratifs des *Contemplations* :

J'habitais au milieu des hauts pignons flamands ;
 Tout le jour, dans l'azur, sur les vieux toits fumants
 Je regardais voler les grands nuages ivres,
 Tandis que je songeais, le coude sur mes livres,
 De moments en moments, ce noir passant ailé,
 Le temps, ce sourd tonnerre à nos rumeurs mêlé,
 D'où les heures s'en vont en sombres éincelles,
 Ebranlait sur mon front le beffroi de Bruxelles.
 Tout ce qui peut tenter un cœur ambitieux
 Était là, devant moi, sur terre et dans les cieux ;
 Sous mes yeux, dans l'austère et gigantesque place,
 J'avais les quatre points cardinaux de l'espace
 Qui font songer à l'aigle, à l'astre, au flot, au mont,
 Et les quatre pavés de l'échafaud d'Égmont.

Le logis où le poète abritait ses rêves était moins somptueux que le décor de la « gigantesque place » : il comprenait, d'après les indications qu'il nous a lui-même fournies, « deux chambres à lit, dont une à feu et au midi. Celle-ci était grande et pouvait convenir au travail » du père et du fils. Le fils, dans son livre

des *Hommes de l'Exil* paru en 1875 ⁽¹⁾, nous la dépeint comme étant de moyenne grandeur, avec une haute fenêtre et située à l'étage d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par un débit de tabac. Mais me voici ramené, ou plutôt conduit à la *précision* topographique annoncée il y a un moment. On se demande si l'absolu souci d'exactitude historique et administrative n'exigerait pas qu'on écrive que le Grand Songeur habitait dans un immeuble comprenant les nos 26 et 27 actuels qui avoisinent notre *Maison du Roi*. Les choses vous sembleront peut-être plus claires si j'ajoute qu'aujourd'hui l'on accède à l'ancien appartement ou à la chambre du proscrit par un escalier étroit et tirebouchonnant de la maison portant le n° 27 et que cette chambre surmontant l'entresol, ou occupant le premier étage, n'est plus que la moitié d'elle-même si l'on ose ainsi s'exprimer. L'autre moitié, présentement, appartient au n° 26. Elles sont donc séparées, vous le devinez, par une cloison qui joue le fâcheux rôle d'un meneau mal placé, et coupant la fenêtre centrale en deux parties ou tronçons. Vous me pardonnerez, j'espère, ces propos techniques et qui paraissent sortir d'un cahier de charges ou d'un devis d'architecte. C'est le style qui s'impose au simple et modeste historien que je suis ou que je dois être. A ce style vous préférerez évidemment le langage de Charles Hugo qui décrit ainsi dans les *Hommes de l'exil*, de 1875, l'humble demeure paternelle de 1852, qui, vous venez de l'entendre, se trouvait quelques mètres au-dessus d'un débit de tabac. Il s'écrie : « Un débit de tabac ! pourquoi pas ? Quand on ne peut pas avoir la maison de Rubens, il faut se contenter du logis de Callot... Mon père occupait dans cette maison, au premier étage,

(1) LES HOMMES DE L'EXIL, précédés de MES FILS par Victor Hugo. Paris, A. Lemerre.

une chambre de moyenne grandeur, très haute de plafond et d'une simplicité spartiate, meublée d'un divan de crin noir qui se transformait en lit, d'une table ronde suffisante à la fois pour le travail et les repas, et d'un vieux miroir surmontant une cheminée où s'enfonçait le tuyau d'un petit poêle. C'était tout juste le nécessaire, mais l'œil allait droit à la haute fenêtre sur l'Hôtel de Ville, et alors ce logis s'éclairait de poésie, d'art et d'histoire. Ajoutons qu'il y avait dans la boutique, derrière le comptoir encombré de poteries de faïence bleue pleines de pipes, deux frais visages flamands si honnêtes et si souriants, et sur la façade deux mascarons de pierre si grimaçants et si spirituels, que le poète se décida, séduit par les deux grimaces, et un peu aussi par les deux sourires ».

Et le fils du poète ajoute encore : « Il y a donc, au numéro 27, sur la Grande-Place de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, une maison qui sera un jour historique ».

Elle est historique, et la cérémonie actuelle aura pour effet de la rendre plus historique encore, bien que les Bruxellois la connaissent depuis longtemps comme telle. Un autre exilé, Saint-Ferréol, l'historien principal des *Proscrits du Deux-Décembre*, évoquant en 1870 ses souvenirs d'antan rapporte que le même rez-de-chaussée fut occupé par une Française, ancienne exilée du Coup d'Etat, la citoyenne Sébert laquelle y aurait ouvert, elle aussi, un débit de tabac (à moins qu'elle n'ait continué l'ancien) à l'enseigne du *Petit Gavroche* : l'allusion devait amuser les Bruxellois qui y avaient connu l'auteur des *Misérables*. La chambre, où il passa près de cinq mois ⁽¹⁾, vit naître plusieurs poèmes des *Châtiments* (dont la première édition parut en notre

(1) Voir les *Notes et Eclaircissements*.

capitale), une partie de *l'Histoire d'un crime* (composée du 14 décembre 1851 au 5 mai 1852, mais publiée seulement en 1877) et son *Napoléon le Petit*. Le mobilier en était plutôt sommaire. Tel était également celui du n° 16, bien que l'amitié veillât autour de l'exilé, — l'amitié belge, — car des secours lui vinrent. Le poète André Van Hasselt était un admirateur enthousiaste du maître français, qui l'avait reçu à Paris en mai et en juin 1830. De ce voyage au pays du Romantisme, l'écrivain belge était revenu transformé :

Ma main brûlante encore des serrements de main
D'Hugo le grand poète...

Ainsi clamait-il son culte pour lui et son adhésion (qui ne fut pourtant jamais qu'une timide adhésion) aux doctrines littéraires rénovatrices de Paris. On s'explique qu'il ait fait aimable accueil à divers proscrits français, et qu'il ait envoyé pour le premier domicile, le domicile du 16, un canapé à Hugo qui le remercia de sa libéralité par une de ces lettres charmantes et complimenteuses à souhait comme il savait en tourner : « Vous me comblez, monsieur et cher confrère, je dirai même : vous me meublez. Vous m'envoyez un canapé à Bruxelles, à moi qui ne pourrais même pas vous donner un fauteuil à Paris. Je le regrette pour nous autres infortunés quarante. L'Académie française serait un peu moins welche si elle prenait quelques Belges comme vous... Quant à moi, je m'étends voluptueusement sur cet excellent canapé, et j'y lis vos beaux et bons livres. O ingratitude humaine ! je commence à regarder avec dédain ma malle, que j'avais élevée à la dignité de sofa et que vous avez destituée. C'est fini ! De Spartiate, je me fais Sybarite. Bientôt j'irai me mettre aux pieds de Madame Van Hasselt et vous serrer la main » (16 janvier 1852).

Les logis de fortune du fastueux épistolier devinrent pourtant, à l'occasion, des salons où l'on causa. Hugo évoquait ainsi le souvenir du n^o 27, trois-ans plus tard, dans une lettre adressée de Guernesey à Emile Deschanel : « Vous rappelez-vous ? Vous veniez le matin, Charras était dans un coin, Lamoricière dans l'autre, fumant la pipe de Charles [le fils de Hugo] ; Charles et Hetzel sur le canapé qui me servait de lit et avec le beau soleil dans ma large fenêtre. je vous lisais une page du livre... » Le livre était *Napoléon le Petit*.

L'évocation du poète au foyer est plus dramatique chez Jules Janin. Elle devait l'être, car il devait bien apporter sa verve théâtrale de critique dramatique ou de « prince des critiques » pour nous dire ce qu'on trouvait lorsqu'on pénétrait au domicile du proscrit : « La dernière fois que je l'ai vu, ce démon poétique, dont le souvenir se mêle à toutes les fêtes de notre jeunesse, à toutes les douleurs de notre âge mûr, c'était dans une ville étrangère, une ville d'exilés, le matin, à cinq heures, le soleil montait dans le ciel, dissipant les dernières vapeurs de la nuit. Sur la place où d'Egmont et le comte de Horne sont tombés pour satisfaire aux rancunes de l'inquisiteur, s'ouvrait, dans une boutique sombre, une porte étroite ; on montait, par une échelle, au réduit où se tenait ce pair de France, ce tribun, ce chevalier de la Toison-d'Or... car celui-là est véritablement chevalier-né de la Toison-d'Or, et grand d'Espagne, qui a mis au monde *Hernani* et *Ruy-Blas*.

« La porte était ouverte, on entrait, chez le proscrit, comme on entrait naguère chez le poète. L'homme était étendu sur un tapis, à terre, et dormait. Il dormait, si profondément, qu'il ne m'entendit pas venir, et je pus admirer tout à l'aise ces membres solides, cette vaste poitrine où la vie et le souffle occupent tant d'espace, ce front découvert, ces mains

dignes de tenir la baguette de la fée, en un mot, je le vis tout entier, ce vaillant capitaine des grandes journées... on eût dit le sommeil d'un enfant, tant le souffle était calme et régulier. A la fin, il se réveilla, comme autrefois, de ce réveil heureux que la pensée apporte avec elle ; il me sourit, et comme je me jetais dans ses bras, retenant mes larmes, il m'embrassa à m'étouffer. Le voilà donc ici, dans ce lit d'emprunt, dans cette chambre étroite, inconnu et sans nom ! Que nous étions loin, mon poète, des grâces et des splendeurs de la Place Royale à Paris, quand vous remplissiez, à vous seul, cet antique berceau de la poésie et de la prose française, au moment où commence Molière, où Corneille a toute sa gloire, où le jeune Bossuet, à dix ans, remplit l'hôtel de Rambouillet de son éloquence naissante... A la Place Royale cet homme là était vraiment chez lui, dans son jardin, dans sa maison » (1).

Jules Janin, le verveux Jules Janin, qui n'en était pas à une phrase et à une indiscretion près, oublie de rappeler un « détail d'intérieur » que l'historien ne saurait couvrir d'un silence indulgent. Il néglige de dire que Hugo, exilé, avait laissé à la Place Royale Madame Hugo « retenue à Paris, suivant les mots de M. Louis Barthou, par le devoir maternel et par le légitime souci d'intérêts qu'un brusque départ aurait mis en péril ». Il n'indique pas davantage que, si elle n'accompagna pas son mari en Belgique, celui-ci y vit arriver, dès le 17 décembre, une amie qui était déjà pour lui une ancienne amie, Juliette Drouet. L'histoire a, sur ce point, des notes un peu brouillées, mais elle pourrait cependant parler d'un autre séjour ou d'un autre logis du poète à Bruxelles. Elle devrait même, à cette occasion, s'exprimer en termes sévères,

(1) *Histoire de la Littérature dramatique*, Paris, Michel Lévy, IV (1855), pp. 413-414.

mais tandis qu'elle tiendrait le langage du moraliste, elle ajouterait qu'elle est l'histoire, qu'elle est le passé, et que, devant elle, des femmes comme Juliette Drouet, étant entrées dans le passé, deviennent ou plutôt s'appellent des inspiratrices. Elle ajouterait bien aussi qu'il faut que les poètes aiment beaucoup, et même diversement, pour que les littératures soient riches de touchants vers d'amour. Le moraliste a néanmoins le devoir de le déplorer, mais l'esthète est là qui admet ou qui prend la vie des âmes comme elle est, encore qu'il désirerait, à certains jours, ignorer que les littératures s'alimentent de la sorte...

Mais revenons à Hugo, à ses amis qu'il voyait à la Grand' Place et qu'il rencontrait ailleurs que chez lui. Il les rencontrait dans des restaurants qui n'étaient assurément pas des « lieux à la mode » et dont les noms ne présentent plus guère d'intérêt que pour les Belges. Cependant peut-être ne déplairait-il pas à des Français d'aujourd'hui de savoir que l'un d'eux s'appelait le *Lion Belgique* ? Peut-être aussi cela les amuserait-il d'apprendre qu'un autre, situé dans la rue des Bouchers, avait pour enseigne : *La Mort Subite* ? Charles Hugo le qualifie « d'affreux petit restaurant à vingt sous », et Saint-Ferréol rapporte qu'il était « ainsi désigné, bien qu'on n'y eût empoisonné aucun de ses compatriotes, parce qu'on y maigrissait à vue d'œil, faute d'air respirable et d'aliments confortables ». Pourtant, d'habitude, les proscrits ne se plaignaient pas trop de leurs « lieux de réunion culinaires ». C'est au reste ce que dit également leur historien précité. Il relate, sur le coût de la vie, tels détails qui, en nos temps de restrictions et d'universel renchérissement, paraissent provenir d'un âge que les poètes appellent « l'âge d'or », sans doute parce que l'or y était inconnu et que la vie n'y coûtait rien : « Partout en général pour un franc ou

1 fr. 25, nous avions à dîner : un potage, trois espèces de viande (formule consacrée), trois plats de légumes et un dessert, du pain et de la bière à discrétion ». Joignez à cela l'atmosphère d'esprit et d'entrain qui devait se former autour de ces menus plantureux. Imaginez ce qu'était la table d'hôte du *Grand Café*, rue des Eperonniers, table d'hôte dont j'ignore le prix-fixe, mais dont on nous dit qu'autour d'elle « furent un moment réunis V. Hugo, Dumas père, Edgar Quinet, Hetzel, Deschanel, Joigneaux, Michel (de Bourges), Fleury, Laussedat, Armand (de l'Arrière), Barthélemy (de l'Eure), Emile de Girardin, Noël Parfait, Duras, Lireux, Carlos-Forel, Aubry (du Nord), Charras et quelques autres exilés » (1).

Il y a là des célébrités disparues, des étoiles éteintes, mais tous furent gens d'esprit. Aussi bien d'ailleurs suffit-il, pour se figurer le ton de la conversation, de songer à deux ou trois d'entre eux dont le nom survit encore, à Dumas père, par exemple : peut-être était-il causeur d'autant plus étincelant qu'il était proscrit volontaire. Ce n'était point le décret présidentiel du 9 janvier 1852 qui l'avait fait sortir de France, mais bien le dégoût de la politique (il venait d'en tâter et l'expérience lui avait été fatale) et aussi le dégoût de ses créanciers (il venait de vendre son très fastueux et très coûteux château de Monte-Christo pour en satisfaire quelques-uns). Arrivé à Bruxelles le 11 décembre 1851, il rentra dans son pays en novembre 1853. Pendant deux ans, il fut *un proscrit*, mais sans cesser d'être Dumas, nous voulons dire qu'il n'était pas homme à se contenter, même endetté, de l'ordinaire d'un Victor Hugo qui, lui, ne rêvait alors que vie simple et restaurants économiques. Non, il lui fallait de l'extraordi-

(1) Saint-Ferréol.

naire, du grand luxe, voire du luxe oriental et « comme il était parti de Paris, dit Edmond Biré, avec la très ferme résolution d'étonner la Belgique et le monde par des prodiges d'économie, il commença par prendre un appartement dans l'un des plus beaux hôtels de la ville, l'*Hôtel de l'Europe*. Si luxueuse qu'elle fût, une installation à l'auberge ne pouvait longtemps convenir au célèbre romancier et il eut vite fait de louer l'hôtel de M. Meeus, 73, boulevard de Waterloo, de le bouleverser des caves aux combles... » (1). Bouleversé et embelli, cet hôtel ne suffit pas encore aux ébats du joyeux écrivain qui l'agrandit tout simplement en y annexant la maison voisine. Et puis la danse commença. Le *père prodigue* tint salon. Il reçut le monde de la proscription et les amis de ses amis.

Plus modeste était le train de maison d'un autre exilé, qui, lui, fut un proscrit authentique et dont le *curriculum vitae* à Bruxelles offre un particulier intérêt : Emile Deschanel, un réfugié de la première heure et qui le resta jusqu'à la dernière, jusqu'au décret d'amnistie de 1859 qui lui rouvrit, ainsi qu'à ses compatriotes, les portes de France. En attendant cette dernière heure qui fut l'heure de la délivrance, il habita Schaerbeek, durant huit ans et, ainsi qu'il le dit, « parmi les marécages ». Il fut un des plus actifs propagandistes de la culture française en Belgique. Il vit la société de la proscription s'installer, s'organiser, se chercher ici et là des moyens de subsistance. Inévitablement, une dispersion, un éparpillement s'ensuivit ; de là, ces propos mélancoliques qu'il prononçait un jour : « Peu à peu, chacun est parti ; on s'est casé dans la famille ; on s'est isolé dans le travail. Le cœur souffre d'inanition, et cette souffrance est profonde,

(1) *Victor Hugo après 1852*, Paris, Perrin, 1894, pp. 5-6.

quoique sourde. Il y a manque d'équilibre entre les diverses facultés ; c'est une vie boiteuse et informe ». Lui aussi pourtant se casa dans la famille. Il se créa un foyer ; il épousa une Liégeoise, ou plus exactement une Bruxelloise, fille de Liégeoise (Mlle Adèle-Louise-Josèphe Feigneaux), et il eut un fils qui devait porter le grand nom de Paul Deschanel. La correspondance de Victor Hugo a, sur cette naissance, des prévisions et même des précisions plaisantes. L'illustre poète avait dû quitter la Belgique le 1^{er} août 1852 ; il était parti pour Jersey, ensuite pour Guernesey, mais il restait en relations avec ses amis exilés. A la date du 28 mai 1854, il écrivait à Émile Deschanel qui venait de se marier, et sa lettre se terminait par un joyeux appel à l'avenir : « Vite ! vite ! vite ! le petit Deschanel promis » ! Quelque temps après, le même appel reparait sous sa plume. Il réclame à nouveau le « petit Franco-Belge » (ces termes sont de lui). Le petit Franco-Belge répondit à ces pressantes injonctions sans se faire beaucoup prier. Il naquit le 13 février 1855 à Schaerbeek, faubourg de Bruxelles (au n^o 182 actuel de la rue de Brabant). Quatre ans plus tard, son père l'emmenait en France où l'amnistie lui permettait de reprendre sa place de citoyen libre : de 1851 à 1859, Émile Deschanel avait beaucoup travaillé en Belgique ; il y avait fait de jolis livres et — nouveauté dont nous allons dire tout le prix à l'instant — de jolies conférences.

Tous les proscrits ne séjournèrent pas aussi longtemps sur le sol étranger, et cela notamment pour la raison qu'ils n'étaient pas tous des proscrits de la première heure. Deux des plus connus sont le chimiste François Raspail, qui ne fut expulsé de France qu'en 1855, et le savant économiste Pierre-Joseph Proudhon, qui n'arriva qu'en juillet 1858 à la suite de difficultés qu'il avait eues avec l'Empire.

Mais, de quelque heure que fussent les proscrits, l'exil eut pour eux ses douleurs, les douleurs qu'on devine : celles que cause nécessairement le *mal du pays*, le regret de la patrie absente et celles qu'engendre, presque nécessairement, le heurt avec... l'autre pays, le pays où le réfugié s'abrite. Sans doute, la Belgique était pour les Français de 1852 un sol hospitalier et, disons mieux, *ami*. Sans doute aussi, l'exilé en général découvre souvent, dans le spectacle de la terre étrangère où il aborde, des nouveautés, des curiosités qui ne manquent pas de le consoler et de le distraire. Mais cela ne dure point, et il ne tarde pas à s'étonner et à se plaindre que cette terre ne soit pas la sienne et qu'elle n'ait pas tous les avantages, tous les comforts, toutes les supériorités que possède sa patrie ou qu'il lui prête plus ou moins libéralement. Aussi, ses lèvres qui se sont d'abord ouvertes pour jeter un cri de surprise ou d'admiration en arrivent fatalement à se plisser pour murmurer un mélancolique « chez nous ! ».

Evidemment, les Français n'estimaient pas que tout fût pour le mieux dans leur République plébiscitaire, mais à part le plébiscité des 3 décembre 1851 et 20 mars 1852, à part *Monsieur Bonaparte* ou *Badinguet* (comme ils l'appelaient) et quelques-uns des siens, ils auraient trouvé le régime supportable. C'était assez pour qu'ils s'offusquent des moindres obstacles qu'ils rencontraient au dehors. D'autre part, il est des Belges (les Gouvernants) qui ne voyaient pas sans inquiétude arriver et s'installer dans leurs villes des réfugiés, des expulsés politiques, soit donc des hommes qui, par définition, étaient des *oullaws* ou des rebelles à la règle, des *indésirables*. Les « difficultés », pour employer l'euphémisme de rigueur, étaient inévitables, et elles se produisirent. Les réfugiés eurent parfois à défendre contre l'autorité locale ce que leur historien Saint-Ferréol appelle

« les droits de l'exilé ». Il dit plus ; il raconte que « bientôt [après leur arrivée] les ordres d'expulsion et d'internement tombèrent comme grêle sur les proscrits pris à l'improviste ou sans ressources suffisantes pour partir ». Mais n'exagère-t-il pas un peu ? Et puis, de quelle catégorie de proscrits s'agissait-il ? Et puis encore, l'autorité locale n'avait-elle pas certaines raisons de s'émouvoir ? Saint-Ferréol répond lui-même : « Les proscrits venaient, il faut le dire, sous de fâcheux auspices : ils étaient signalés par les journaux libéraux et cléricaux du pays comme des hommes de désordre, de pillage, de sang... ». Ils venaient dans un pays royaliste dont le roi Léopold I^{er} était le gendre de Louis-Philippe. Ils portaient, je le répète, aux yeux de l'opinion publique — opinion sage, modérée et vite effarée — les noms redoutés de bannis, d'expulsés, de réfractaires. Mais, de l'aveu même de leur historien déjà cité plusieurs fois, la méfiance ne dura point, et ils éprouvèrent d'abord, malgré tout, une sensation de délivrance et de bien-être. Il ajoute que, par la suite, la police belge se relâcha de ses rigueurs premières.

Donc, il ne faut pas exagérer... comme l'a fait Victor Hugo qui fut toujours, c'est entendu, un grand poète, mais un grand poète qui fut toujours aussi un grand amplificateur et un grand créateur de mythes. Il a raconté, dans ses *Actes et Paroles*, que le Gouvernement belge l'avait expulsé et qu'il avait élaboré à cet effet une loi spéciale contre lui, une loi dite Faider d'après le nom du magistrat et ministre qui l'avait proposée. La vérité diffère quelque peu de ce récit. Hugo quitta la Belgique le 1^{er} août 1852 pour passer en Angleterre. Or la loi Faider ne fut promulguée que le 20 décembre de la même année. Toutefois la vérité est également qu'il s'en alla parce qu'on l'avait engagé à s'en aller. Il avait écrit à Bruxelles *Napoléon le Petit*. Le livre,

avant de paraître, agitait l'opinion. Tandis qu'il s'imprimait, le Gouvernement belge s'inquiétait du devoir qui lui serait peut-être imposé d'en poursuivre l'auteur. Il tâcha de faire comprendre à ce dernier « qu'il allait devenir embarrassant ». Hugo comprit et partit.

Il partit avec des regrets, comme ceux qu'il formulait dans une lettre datée de Jersey, et du 16 août 1852, à notre poète André Van Hasselt : « Nous parlons de vous en famille ; ma femme et ma fille lisent vos beaux volumes que je leur ai apportés. Charles et moi, nous leur racontons nos courses à Louvain, à Hal, en votre compagnie ; nous vous regrettons ; nous vous désirons ». C'est de là encore que le 11 mai 1853 il envoie à notre compatriote son portrait et celui de Charles. Il lui écrit : « Ce que je ne puis vous envoyer, car les mots manquent aux sentiments, c'est ma tendre et profonde amitié pour vous ». Cette tendre et profonde amitié, l'exilé l'avait exprimée maintes fois pendant son séjour en Belgique, et notamment par la poésie qu'il a insérée dans les *Contemplations* sous la date du 16 juillet 1852, — la seule poésie de ce célèbre recueil qu'il doit avoir composée chez nous. Elle est intitulée : *Au fils d'un poète*. Le poète, c'est Van Hasselt.

Enfant, laisse aux mers inquiètes
 Le naufragé, tribun ou roi ;
 Laisse s'en aller les poètes !
 La poésie est près de toi.

Elle l'échauffe, elle l'inspire,
 O cher enfant, doux alyon,
 Car ta mère en est le sourire,
 Et ton père en est le rayon.

Les yeux en pleurs, tu me demandes
Où je vais et pourquoi je pars.
Je n'en sais rien ; les mers sont grandes,
L'exil s'ouvre de toutes parts.

Ce que Dieu nous donne, il nous l'ôte.
Adieu, patrie ! Adieu Sion !
Le proscrit n'est pas même un hôte,
Enfant, c'est une vision.

Il entre, il s'assied, puis se lève,
Reprend son bâton, et s'en va.
Sa vie erre de grève en grève
Sous le souffle de Jéhovah.

Il fuit sur les vagues profondes,
Sans repos, toujours en avant.
Qu'importe ce qu'en font les ondes !
Qu'importe ce qu'en fait le vent !

Garde, enfant, dans ta jeune tête
Ce souvenir mystérieux ;
Tu l'as vu dans une tempête
Passer comme l'éclair des cieux.

Son âme aux chocs habituée
Traversait l'orage et le bruit.
D'où sortait-il ? De la nuée.
Où s'enfonçait-il ? Dans la nuit.

Le proscrit français s'était « enfoncé dans la nuit » le 1^{er} août 1852. Il était parti, laissant aussi des souvenirs « dans le petit monde de la proscription » dont on a dit qu'il l'avait dominé de son génie (mais on a prétendu d'autre part qu'il avait eu « peu de popularité parmi ses compagnons d'exil »). Il a laissé pareillement des souvenirs dans le monde

des littérateurs et des artistes belges. Ces souvenirs — faut-il l'ajouter ? — sont étroitement liés à ceux que ses amis laissèrent chez nous. Pour définir les uns et les autres, on devrait, Mesdames et Messieurs, débrouiller devant vous un écheveau, résoudre un *problème d'influences*. Grave et difficile problème, comme vous le savez, et bien que j'emploie un mot, — le mot influences — un des mots qui sont le plus *du jour*, un des mots les plus fréquents sous la plume de nos critiques et en somme l'un des moins clairs. Il implique de longs calculs de statistique intellectuelle, de patients relevés de sources, voire des « dépouillements » de bibliothèques, de ces bibliothèques où les livres ont pénétré, comme il implique des enquêtes sur l'attention dont ces livres ont été l'objet de la part des détenteurs mêmes de ces bibliothèques et de leurs familiers. Au surplus, si minutieusement que soient exécutées les enquêtes, il reste toujours que le terme *influence* représente, à quelque degré, une somme indéterminée ou mystérieuse d'*impondérables*, selon un autre terme du jour, mais un terme qui sort du vocabulaire de la science.

Toutefois, sous ce terme élastique, taillable et corvéable à merci, — *influence*, — on pourrait glisser ou abriter bien des choses, qui seraient piquantes, instructives, et dont quelques-unes peu connues. Celle-ci, par exemple. Vous venez d'entendre l'exilé de Jersey rappeler à son ami Van Hasselt leurs courses à Hal et à Louvain. Un historien très fidèle et très précis de cette dernière ville a raconté la visite que le poète français y fit le mardi 17 février 1852 dans la compagnie indiquée, avec son fils Charles et l'écrivain belge. En ce moment, la division régnait, suivant le style administratif, au sein de commissions désignées pour la restauration de l'hôtel de ville de la vieille cité universitaire, hôtel de ville qui le dispute en splendeur et en gloire artistiques, on sait

dans quelle mesure, à celui de Bruxelles. Hugo vint à Louvain comme un Messie attendu. « C'était l'homme à consulter, dit notre historien : ses études archéologiques et les connaissances pratiques qu'il avait acquises dans la restauration de plusieurs monuments de France, restauration qu'il avait surveillée ou dirigée comme membre de la Commission de la Chambre des Pairs, étaient des titres incontestables en faveur de son autorité dans cette matière. L'illustre poète approuva, en tous points, la résolution du Conseil communal ». Il visita la bibliothèque de l'Université « qu'il examina avec intérêt », ensuite l'hôtel de ville et « partout, sur son passage, des groupes d'étudiants se pressaient, avides de connaître les traits du puissant écrivain ». L'hôtel de ville, il le visita, il l'examina « dans ses coins et recoins, ne laissant rien échapper à son regard observateur », le regard d'un visiteur « enthousiaste de l'architecture ogivale ». Il monta même dans la tourelle de l'angle de la Grand'Place et de la rue de Namur, « bien que le vent y soufflât très fort. Nous avions de la peine, ajoute l'historien précité, à tenir nos chapeaux sur nos têtes. Le poète ôta le sien en l'honneur, nous disait-il, du glorieux constructeur de notre hôtel de ville » qu'il jugeait ainsi : « L'élancement de votre palais communal est splendide, féérique ; l'édifice me fait l'effet d'un feu d'artifice pétrifié ». Après avoir vu les églises de Saint-Pierre, de Saint-Michel et de Sainte-Gertrude, ainsi que la galerie van den Schrieck, il « invita les personnes qui l'accompagnaient à un petit diner à l'*Hôtel de la Cour de Mons* » [aujourd'hui disparu]. Le narrateur termine par ce détail savoureux : « A table, il nous donna lecture de quelques passages de son *Napoléon le Petit*, alors sur le point de paraître. Jamais nous n'avions entendu de plus séduisante lecture. Dans la bouche du poète, la langue française était

une musique dont les sons harmonieux caressent encore nos oreilles » (1).

Vous voyez, Mesdames et Messieurs, ce qu'il y aurait à dire sur le séjour de l'habile lecteur en Belgique ou plutôt vous entrevoyez le *sujet à traiter*, selon la formule consacrée de nos cours universitaires. Vous sentez également pourquoi j'ai parlé d'*impondérables*. Mais il faut bien le dire aussi : la mission flatteuse qu'il m'est donné d'accomplir en ce moment par suite d'un hasard favorable, ne peut pas être, à vos yeux, celle d'un statisticien. Ainsi, vous n'attendez donc pas de moi des chiffres ou des tableaux à diagrammes et à parallélismes. Néanmoins j'oserais bien prononcer devant vous encore quelques mots qui vous suggéreraient au moins l'idée des influences exercées par le « nid d'exilés » selon le mot déjà rappelé d'Auguste Vacquerie. C'est un nid où, révérence parler une seconde fois, s'étaient blottis des oiseaux qui sans doute étaient de tout plumage et de tout ramage, mais d'où s'envolèrent, sous forme de conférences publiques, de causeries privées, d'entretiens littéraires, de livres et de brochures, des chants (et j'ose dire ainsi, après que vous avez entendu le succès de lecture de Hugo à Louvain), des chants qui ne se dissipèrent pas en vagues sons dans les airs, mais qui furent écoutés attentivement par beaucoup des nôtres dont l'âme était sensible à la musique des paroles ailées, caressantes et sonores.

La littérature française gardait ses droits parmi les réfugiés. Elle s'enrichit d'un lot abondant d'ouvrages portant les noms de Hugo, Proudhon, Edgard Quinet, Dumas père, Emile Deschanel, Pierre-Jules Hetzel (qui écrivait sous le pseudonyme de Pierre-Joseph Stahl), Etienne Arago et autres

(1) Edward van Even, *Louvain dans le passé et dans le présent*, Louvain Auguste Fonteyn, 1895, pp. 280-281.

encore. Cette littérature n'était pas ignorée de la mère patrie. Les auteurs gardaient le contact avec le pays de France ; tout moyen leur était évidemment bon à cet effet, et la chronique du temps raconte même que le premier exemplaire de *Napoléon le Petit* passa la frontière dans le ventre d'un magnifique cabillaud lequel fut payé 80 francs par un important banquier dont les goûts en ce genre de marchandise prohibée, toujours au dire de la chronique, étaient bien connus.

Parmi les livres nés en terre d'exil, un intérêt spécial reste attaché, pour les Belges d'aujourd'hui, à ceux où leur Belgique d'il y a quatre-vingts ans — Belgique historique, politique, morale, pittoresque et monumentale — revit dans tel ou tel de ses aspects caractéristiques. Nos hôtes furent nos peintres ; ainsi Deschanel dans ses récits de voyage intitulés *A pied et en wagon* où il nous « chante » ainsi : « Tout le pays de Liège est une Suisse en miniature et Spa est un petit Paris dans cette petite Suisse. On a dit que Spa était le café de l'Europe. Soit ! mais un café comme on en voit peu, qui a pour cadre les montagnes ». Cependant le touriste d'*A pied et en wagon* n'aime pas uniquement « tout le pays de Liège ». Il admire *toute la Belgique* : « En ce moment où le soleil fait de Bruxelles une fournaise, il est bon de chercher ailleurs — à Chaudfontaine ou à Spa, à Blankenberghe ou à Ostende — un air plus frais et plus léger. L'heureuse Belgique a ce privilège de réunir dans un petit espace toutes les variétés charmantes de la nature : ici la mer, là les montagnes ; quelques heures à peine les séparent, vous avez le choix ; — à moins que vous ne préféreriez aller tour à tour de la mer aux montagnes et des montagnes à la mer. Par là on sort d'incertitude et on cumule les plaisirs. Spa et Chaudfontaine sont charmants ; — Blankenberghe et Ostende sont adorables ».

Mais de beaucoup de livres dus aux proscrits la mémoire s'est moins conservée que le souvenir — souvenir *global* il est vrai — de ce mode d'activité intellectuelle qu'ils ont pratiqué avec autant de goût que d'habileté : l'enseignement. Ils le pratiquèrent sous deux formes : la forme traditionnelle qui était la leçon de collège ou d'université, et la forme nouvelle dite *conférence*. Beaucoup firent de l'enseignement dans des instituts publics, officiels ou libres, dans des pensionnats et des « maisons bourgeoises ». Le maître le plus réputé du groupe, le roi de la parole fut Deschanel, ou du moins c'est lui qui passe actuellement pour avoir pratiqué au mieux la forme nouvelle, la *conférence* que son fils Paul définissait dans son discours de réception à l'Académie française : « une forme familière de l'enseignement supérieur et libre ». Le proscrit de 1851 a même prétendu qu'il l'avait inventée, et il a raison, autant du moins qu'il puisse être question d'invention en ces sortes de choses, en ces spéculations intellectuelles qui ne paraissent pas avoir besoin d'être inventées pour exister, tant elles sont naturelles à l'esprit humain. Assurément donc, parmi les pères différents qui se sentiraient en droit de réclamer la paternité de cette « enfant de l'exil » suivant le mot d'un autre Français qui se vante de l'avoir contemplé dans son berceau, il en est bien le premier père ; c'est bien lui, qui, selon son propre dire, « attachait le grelot ». Il l'attachait dans une des salles que les deux principales sociétés de Bruxelles avaient mises à la disposition des exilés pour y faire des conférences. L'une, le *Cercle artistique et littéraire*, était installée à la Galerie de la Reine (Galeries Saint-Hubert). C'est là que Deschanel inaugura l'ère de la parole libre et mondaine. Il y débuta le 3 mars 1852. Son auditoire fut tout de suite conquis. Il a raconté lui-même : « La longue salle du Cercle

artistique et littéraire qui, grâce à la bienveillance de son savant président, M. Quetelet, me donnait l'hospitalité à la Galerie de la Reine, était trop étroite. On la changea ensuite contre une plus grande dans la Maison du Roi, en face de l'Hôtel de Ville ». Le conférencier nous a de plus conservé les noms des célébrités françaises et belges qu'il eut l'honneur de voir dans l'assistance. Parmi ses compatriotes il remarque Victor Hugo, Quinet, Dumas, les généraux Lamoricière et Bedeau, le colonel Charras, Etienne Arago, David d'Angers, Désiré Bancel, le médecin Laussedat, Victor Considérant, Louis Ménard, Esquiros et autres, bref, comme il l'écrit, « un parterre de rois et de princes de l'intelligence et de la pensée » avec (c'est encore lui qui parle), « un chef de clique génial » nommé Hugo. La Belgique était naturellement aussi représentée dans ce parterre par sa société « artistique et littéraire », notamment par Vieuxtemps, le prince de Ligne, Verhaegen, Vervooft...

Deschanel ne s'en tint pas là. Ses conférences s'étendirent bientôt à d'autres villes. Elles gagnèrent même la Hollande. En même temps, ses compagnons d'exil parlaient aussi, à Bruxelles et dans la province. Par leurs bons soins à tous, l'« enfant de l'exil » grandit rapidement. Grâce à ces soins et à leur talent, une des plus jolies variétés de l'éloquence française avait donc pris vie en terre belge et s'était organisée pour les plus beaux succès et de très longs jours.

Etonnez-vous après cela que soit venue à l'esprit de ces fins diseurs l'idée de fonder le *Collège de France à l'étranger* ou d'ouvrir à Bruxelles une institution analogue à celle que la France possédait à Paris depuis 1530. Victor Hugo — qui avait alors quitté la Belgique pour Jersey — en eût été le doyen honoraire ; Edgar Quinet qui, avant l'exil, enseignait au Collège de France de Paris la poésie, l'histoire et la morale,

eût repris ces mêmes branches à Bruxelles ; Deschanel, qui occupait une chaire à l'École normale de la rue d'Ulm, en aurait eu une sur les bords de la Senne où il aurait disserté sur les littératures grecque, latine et française, comparées aux autres littératures ; Lamoricière, Bedeau et Charras auraient professé l'art militaire et les sciences comme à l'École polytechnique ; Arago devait parler du théâtre ; les docteurs Laussedat, Testelin, Charles Place et Raspail prenaient les diverses matières de la médecine ; Madier de Montjau et Bancel se réservaient l'éloquence ; David d'Angers, la statuaire... et... Mais j'arrête ici la lecture de ce programme de cours parce que le projet resta à l'état de projet. Ce ne fut qu'un rêve. L'autorité belge n'en permit pas la réalisation. Malgré son bon vouloir, elle eut crainte de déplaire à la France et crut devoir opposer son veto à l'initiative de ses hôtes. Ceux-ci eurent pour consolation le succès de leurs conférences, ou l'empressement du public belge à les suivre. A ce public, ils révélèrent bien des choses, et même il arriva à Deschanel de lui révéler l'un de ses écrivains. Révéler ? Oui, ou à peu près. Chacun connaît l'anecdote ou l'histoire, — l'histoire du proscrit français qui, après avoir tenu l'assemblée sous le charme de sa parole facile en lui récitant et en lui commentant les poésies d'un inconnu, termina sa conférence à la manière d'un régisseur prononçant, à la fin d'une *première*, les mots sacramentels : « Mesdames et Messieurs, l'auteur des pièces que j'ai eu l'honneur de vous lire est M. André Van Hasselt, votre compatriote ».

Mais, n'omettons pas de le rappeler, tous les compatriotes de Van Hasselt n'eurent pas pour les étrangers des propos de fraternel accueil. Non certes, et d'ailleurs l'entente cordiale ne pouvait pas régner en tous lieux et en tous domaines où Français et Belges se rencontrèrent. Des antipathies, des

antagonismes étaient inévitables sur le terrain des idées politiques et religieuses. Toutefois le culte des lettres provoqua beaucoup d'heureuses et de fructueuses rencontres. Devant les proscrits de marque, des salons de Bruxelles s'ouvrirent, et ce fut pour y laisser pénétrer avec eux le goût et l'art des causeries distinguées. Victor Hugo et Dumas nous ont dit, notamment, la délicatesse charmante que le poète Van Hasselt et sa femme mettaient à les recevoir, eux et leurs compatriotes. Les bureaux de rédaction et les cafés furent aussi des centres de réunion où l'on causa pour le profit, pour l'indiscutable profit de notre vie intellectuelle. Ajoutons que l'on causa aussi chez les Français eux-mêmes, par exemple, dans le modeste logis de Hugo et dans la demeure somptueuse de Dumas. Chez ce dernier, le luxe fut grand, et même très grand, s'il faut en croire la description que fait Deschanel de l'une des soirées du *père prodigue*, recevant, en 1853, à la façon brillante ou plutôt éblouissante de Simbad le marin, son personnage fameux du *Comte de Monte-Christo*. Ce fut féérique, « un vrai rêve des *Mille et une nuits*, dit le narrateur, et qui se déroula devant une assemblée ou une assistance franco-belge ». L'assemblée se tint dans le grand salon du rez-de-chaussée de la maison du Boulevard de Waterloo. Ce salon était orné d'écussons représentant les armoiries, réelles ou idéales, des principaux poètes français contemporains : Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Nodier, Dumas... Une superbe décoration s'adjoignit à cette ornementation ; une décoration qui comprenait entre autres des peintures des Français Eugène Delacroix, Alexandre Decamps et du Belge Slingeneyer. La fête comportait tout un programme dont on voudrait analyser tous les numéros, en insistant peut-être sur les deux suivants : le numéro de Henry Monnier, l'immortel créateur du type de Joseph

Prud'homme et jouant en cette circonstance, avec le concours gracieux de quelques artistes, la *Famille improvisée*, son chef d'œuvre, dit Deschanel (son chef-d'œuvre à ce moment de sa vie, en 1853). Il y tenait cinq rôles. L'autre numéro à mentionner spécialement serait celui de l'*amateur* débitant le récit de Thérémène de la *Phèdre* de Racine en patois franco-marollien. — La fête comportait aussi, on le devine, un souper qui fut, toujours d'après le même narrateur, un « vrai festin de Balthasar... On buvait aux grands poètes absents, et le nom de Victor Hugo était salué d'une triple salve ».

Le grand poète Hugo était absent en effet. Il avait quitté la Belgique depuis le mois d'août 1852. Il avait laissé des souvenirs, comme nous l'avons déjà dit, dans « le petit monde de la proscription » et parmi les Belges, bien que son influence, directement personnelle, ne paraisse pas avoir été considérable. Si nous avons cité Lamartine, en commençant, et si nous l'avons cité en évoquant les lieux rendus célèbres par des séjours d'écrivains, nous n'oserions pas, ici, appliquer les paroles suivantes du poète des *Méditations* à Victor Hugo : « Le pays qu'un grand homme a habité et préféré pendant son passage sur la terre m'a toujours paru la plus sûre et la plus parlante réplique de lui-même ; une sorte de manifestation matérielle de son génie, une réaction muette d'une partie de son âme, un commentaire vivant et sensible de sa vie, de ses actions et de ses pensées » (1).

Hugo n'avait point *préféré*, dans ce sens, notre pays. Néanmoins sa présence réelle avait laissé dans les esprits tels souvenirs dont on dirait volontiers, ou dont on prouverait au besoin, qu'ils semblent se répercuter encore dans l'air

(1) *Voyage en Orient.*

vers 1880. Et puis il y eut l'entourage du Maître, où plutôt toute sa suite (comme celle d'Hernani) qui nous resta, et que sa présence avait contribué quelque peu à attirer chez nous. De ces influences individuelles et collectives, il sortit des résultats, des faits intellectuels qui se résumeraient très bien en des rubriques ainsi conçues : Marnix de Sainte-Aldegonde presque réveillé d'un demi-sommeil de trois siècles (le charme fut rompu par les publications d'Edgar Quinet) ; — des écrivains belges encouragés dans leur désir d'être des écrivains, et sortant plus ou moins de leur *amateurisme*, ou se débarrassant, en quelque manière, de cette timidité provinciale qui a tant nui à nos lettres d'avant 1880 ; — le goût des beaux livres répandu autour d'eux ; — la France littéraire mieux connue et mieux comprise dans ses œuvres et dans ses hommes ; — la création ou l'épanouissement d'un « genre » qui se nomme la conférence, et nous voudrions ajouter : avec un grand-père qui se nommait Hugo, puisqu'il le tint sur les fonts baptismaux ; — et, à propos de ce grand-père, nous voudrions ajouter encore : peut-être un réenfantement partiel des *Misérables*, de son roman célèbre des *Misérables*, qui devait paraître à Bruxelles en 1862 par les soins de deux éditeurs belges, Lacroix et Verboeckoven. Réenfantement partiel, oui, puisque ce roman a commencé par une version, par une rédaction intitulée les *Misères*, rédaction datant des années 1845-1851 et dont l'idée première était peut-être une « idée de jeunesse » de l'écrivain. On l'a publiée, en 1927, cette rédaction ; mais, pour montrer ce que la version définitive et officielle de 1862 pourrait avoir pris à la Belgique, il nous faudrait exhiber devant vous telles de ces dissertations d'étudiants comme il s'en fait, sous des directions professorales, dans des laboratoires philologiques d'Université.

Vous voyez, ou vous presentez, ce que la Belgique doit à la France des Proscrits. Vous le voyez, ou vous le verrez mieux si je vous rappelle en terminant, ou pour terminer, les mots par lesquels des Belges ont exprimé leurs sentiments de reconnaissance à leurs hôtes pour la propagande intellectuelle de ces hôtes chez eux. Emile Leclercq appréciait ainsi cette propagande : « C'est le Coup d'Etat français du Deux-Décembre qui a éveillé l'intérêt politique et philosophique de la nation belge ; c'est aux exilés français que nous devons l'agitation fortifiante et féconde qui s'est faite dans nos esprits. Ils sont venus, nous les avons reçus, et ils nous ont payé leur hospitalité en faisant entrer dans nos mœurs ce qui n'existait réellement qu'en Angleterre, l'initiative populaire ». Le roi Léopold I^{er} leur rendit un témoignage analogue quand, au Congrès de l'Association internationale pour le progrès des Sciences sociales à Gand en septembre 1863, il dit à Deschanel : « Monsieur, vous avez fait d'excellentes choses dans notre pays ». D'autre part, il convient d'ajouter que, lorsque cette même Association avait clôturé l'année précédente sa première session à Bruxelles, Jules Simon avait proposé, en ces termes plus que flatteurs pour nous, de tenir également la seconde dans notre pays : « Grâce aux mœurs de la Belgique, nous tous Français, Anglais, Allemands, Hollandais, c'est tout au plus si nous considérons cette terre comme une terre étrangère ; quand nous y mettons le pied, nous sommes si sûrs d'y trouver des sympathies que nous nous croyons encore chez nous...

« Je puis parler de la Belgique ; j'ai usé pour ma part de son hospitalité ; je sais comment on entend ici la liberté de la parole...

« Voici un petit Etat et un grand peuple où l'on pratique et où l'on aime l'hospitalité, où l'on aime et où l'on pratique

la liberté ; eh bien, pour nous autres, Messieurs, qui sommes les représentants, apparemment dans le monde, de cette douce chose qu'on appelle l'hospitalité, et de cette sainte chose qu'on appelle la liberté, voilà notre vrai berceau, notre vraie *patrie...* ».

Les Français de la proscription ne s'en allèrent donc pas sans avoir appris quelque chose : ils avaient vu un petit peuple endurent, vaillant, épris d'indépendance, un peuple de bon sens au cerveau réceptif et compréhensif, à l'intelligence qui paraît ou qui pouvait leur paraître un peu lente, mais qui retient bien pourtant lorsqu'elle a compris, lorsqu'elle a mordu à l'idée. Ce peuple, ils ont apprécié, ils l'ont aimé. Hugo et Deschanel, en le quittant, le jugeaient dans des termes qui ne sont pas moins flatteurs que ceux de Jules Simon. — Hugo écrivait le 31 juillet 1852 au bourgmestre de Bruxelles, Charles de Brouckère : « Vous avez été et vous êtes pour tous les proscrits français une sorte de personnification vivante de ce bon et loyal peuple belge, si digne de la liberté et qui saura la conserver comme il a su la conquérir. Grâce à la cordialité de la nation belge, nous avons retrouvé ici, nous bannis, quelque chose de la patrie, et la Belgique a été pour nous presque une France ». Quant à Deschanel, il nous définissait ainsi le 29 mars 1860 dans une chronique littéraire du *Journal des Débats*, alors qu'il venait de rentrer dans sa patrie : « La Belgique très bienveillante et très hospitalière, très froide à la surface pour l'étranger, très cordiale au fond quand la glace est rompue ». Le même hôte français a raconté que, pendant la proscription, certains de ses compatriotes, en quête d'un gagne-pain, tâchaient de placer dans nos caves des vins de France. Il ajoute qu'en paiement de ces biens, et d'autres que je nommerais moins légers et plus durables, « la Belgique refusait aux Français

l'intelligence vraie de la liberté, qui est comme l'état naturel autant que politique et social de cet heureux peuple, doué de tant de bon sens ».

Heureux peuple, la Belgique le fut longtemps ; elle a cessé de l'être parce qu'on lui a demandé le sacrifice de son « état naturel ». Mais, tandis qu'elle était martyrisée, elle est restée debout, avec l'appréhension d'être peut-être « vaincue », mais avec la certitude de n'être jamais « soumise », selon d'inoubliables paroles prononcées en notre Parlement le 4 août 1914. Ainsi dressée fièrement, elle faisait penser aux vers qu'Emile Deschanel dédiait à son fils Paul, en 1874, après une lecture de Marc-Aurèle. Ce n'est pas de la poésie qui prétend rivaliser avec les *Châtiments* ou les *Contemplations* de son illustre compagnon d'exil, mais l'idée en est grande... et actuelle :

Or, le propre de l'homme est d'être libre et juste.
 Et l'homme accroît en lui cette nature auguste
 Quand il sait triompher du plus inique sort :
 Battu de la tempête, il grandit par l'effort ;

Vaincu, mais non soumis, il conserve sa gloire.
 Et l'important n'est pas d'obtenir la victoire,
 Mais de la mériter. Un cœur bien résolu
 Sur le roc de l'exil aiguisa sa vertu.

Sur le roc de l'exil, Hugo aiguisa sa vertu ; nous entendons pour notre compte ou nous pouvons déclarer : sa vertu poétique. C'est par son séjour en Belgique qu'il a commencé sa longue absence, sa vie au dehors, dont tous ses biographes s'accordent à dire qu'elle a renouvelé son génie, qu'elle a élargi toutes ses inspirations lyriques. Le souvenir s'en est allé maintenant de ses *actes et paroles* qui ne furent pas au gré de tous nos ancêtres. La Belgique d'après guerre ne veut

plus voir en lui qu'un immortel poète dont quelques mois de résidence dans une chambre modeste de la Grand'Place ont fait l'hôte le plus illustre qu'elle ait reçu d'un pays qu'elle chérit entre tous.

NOTES ET ECLAIRCISSEMENTS

P. 21. Le chiffre de 247 est donné par Charles Hugo, qui dit aussi que «37» proscrits seulement furent tolérés à Bruxelles.

P. 22. Edmond Biré (*Victor Hugo après 1852*) écrit que Hugo descendit d'abord dans un hôtel de la rue d'Assaut.

Nous ne trouvons aucune mention de ce séjour dans la correspondance de Hugo ni dans les souvenirs écrits de son fils ou de ses amis, mais le proscrit parle ainsi de son arrivée à Bruxelles dans cette première lettre à sa femme : « Bruxelles, 12 décembre, 7 heures du matin. Chère amie, un mot à la hâte. Je suis ici... Ecris-moi à cette adresse : M. Lanvin, Bruxelles, poste restante. » Dans une lettre suivante, également envoyée à sa femme et datée du dimanche 14 décembre, 3 heures après-midi : « Je suis ici logé à l'hôtel de la *Porte Verte*, chambre n° 9. J'ai un lit grand comme la main. Deux chaises de paille. Une chambre sans feu. Ma dépense en bloc est de trois francs cinq sous par jour, tout compris » (*REVUE DE PARIS*, 15 janvier 1898, *Victor Hugo, Lettres de Bruxelles 1851-1852*, pp. 225 et 227). — Le 5 janvier 1852, une autre lettre, pour la même destinataire, renferme les renseignements que voici : « Tu peux... m'écrire directement à M. Lanvin, 16, *place de l'Hôtel-de-Ville*. J'y suis installé d'aujourd'hui... Quand Charles arrivera, il me trouvera dans cette halle immense, avec trois fenêtres qui ont vue sur cette magnifique place de l'Hôtel-de-Ville. J'ai loué (pour presque rien) les meubles indispensables : un lit, une table, etc., — et un bon poêle. Je travaille là à l'aise et je m'y trouve bien. Si je rencontre un vieux tapis pour quinze francs, je serai parfaitement heureux » (*Revue de Paris*, *ibidem*, p. 233). On a déjà lu ces derniers détails. Sur le même appartement du n° 16, il dit encore à sa femme, le 17 janvier : « J'ai un grabat, une table, deux chaises » (p. 239).

Mon collègue de l'Académie de Langue et de Littérature françaises, M. Hubert Stiernet a bien voulu me transmettre la copie d'une lettre écrite par Victor Hugo à *Monsieur Huart, chef de*

bureau au Ministère de la Justice, Bruxelles, enveloppe papier bleu, et ainsi rédigée :

Monsieur,

D'après l'avis que vous m'en avez donné, j'ai l'honneur de vous informer que je quitte l'hôtel de la *porte verte* et que je demeure actuellement 16, grande place.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

4 janvier 1852, Bruxelles.

(s.) Victor HUGO.

La lettre a été achetée, le 22 avril 1924, à Madame Braeckmans, Avenue de la Reine, Schaerbeek. M. Braeckmans, décédé, la tenait de son frère, Charles Braeckmans, fonctionnaire au Ministère de la Justice en 1852.

Hugo est donc allé ensuite du n° 16 au n° 27 de la même « grande place » comme il dit, mais quand ? Je ne saurais répondre à cette question qu'en reproduisant une lettre à sa femme en date du 27 janvier : « Demain, mercredi, mon Charles sort de la Conciergerie (*il y était détenu pour délit de presse*). Chère amie, ce sera une grande tristesse pour toi de le perdre, et une grande joie pour moi de le gagner. Je veux qu'en rentrant à la maison il trouve cette lettre de moi, qui lui dira que je l'attends le plus tôt qu'il pourra venir.

Voici quelle est ma vie et quelle sera sa vie ici. Je quitte le n° 16 à la fin du mois et je vais n° 27, même Grand'Place. Nous aurons là deux chambres à lit, dont une à feu et au midi. Celle-ci est grande et convient au travail commun. Je me la suis réservée. Si pourtant Charles, qui est frileux, tient à la chambre à feu pour se lever le matin, je la lui laisserai le reste de l'hiver, quitte à la reprendre au printemps si nous sommes encore à Bruxelles. J'aurai ce logis du n° 27 à partir du 1^{er} février. Quant à la dépense, il faut qu'elle soit très sévèrement circonscrite, rien n'étant plus douteux que l'avenir, et les ressources, en apparence les plus sûres, pouvant manquer ou tarder. Je vis, moi, pour 100 francs par mois. Voici le devis par jour :

Loyer	fr. 1,00
Déjeuner (1 tasse de chocolat)	0,50
Dîner.....	1,25
Feu	0,25
	3,00

Cela fait quatre-vingt-dix francs par mois. Le reste (10 fr.) est pour le blanchissage, pourboires, etc... A nous deux Charles, nous dépenserons donc 200 francs par mois. De cette façon, nous attendrons en travaillant que quelque affaire se termine ici ou à Londres. Une fois le débouché du travail assuré et réglé, nous augmenterions notre aisance et l'aisance générale ». (*Revue de Paris*, 15 janvier 1898, pp. 241-242).

D'après les renseignements qui me sont communiqués très obligeamment par mon collègue, M. Guillaume Des Marez, membre de l'Académie royale de Belgique, Archiviste de la Ville de Bruxelles, le Répertoire des Etrangers de la 8^e section signale comme suit l'arrivée de Victor Hugo, son changement de domicile et son départ :

« 30 décembre 1851 :

Hugo Victor Marie, homme de lettres, ex-représentant du peuple, 48 ans, né à Besançon, domicilié à Paris, rue de la Tour d'Auvergne, 37.

Rue de la Violette (1), 31, arrivé le 12.XII.1851.

Passéport à l'étranger, délivré à Paris sous le nom de Firmin-Jacques Lanvin.

Le 7 janvier 1852 passe Grand'Place, 27.

Parti sans faire de déclaration ».

M. Des Marez constate que le Répertoire ne mentionne pas le séjour de Hugo au n^o 16 de la Grand'Place. Il m'écrit en outre : « J'aurais voulu connaître le nom du locataire principal de la Grand'Place. Les registres de recensements de 1842 et 1846 nous apprennent que le cabaretier Simon quitta en 1847. De janvier à juillet 1851, il fut remplacé par l'avocat Amoré et sa famille. Après le départ de celui-ci (juillet 1851), on ne signale plus personne avant 1854 ».

On constate qu'il est difficile d'indiquer la date exacte de l'installation au n^o 27.

P. 27. Suivant d'autres indications de M. Des Marez, la maison occupée par Hugo doit avoir été divisée en deux habitations

(1) « Il s'agit de l'Hôtel de la Porte Verte, rendez-vous des réfugiés politiques. On y ordonnait une descente de police. Tout le monde fut trouvé en règle et muni de passeport » (Note de M. Des Marez).

distinctes lors de sa reconstruction après le bombardement de la ville en 1695. Dans la chambre même du poète, et décrite ci-dessus pp. 27-28, une cheminée est adossée au mur séparatif. Cette cheminée, que j'ai vue, daterait par conséquent, d'après M. Des Marez, du début du XVIII^e siècle, savoir donc la cheminée proprement dite, et non pas la boiserie ou le marbre qui entoure l'ouverture et qui peut avoir été renouvelé.

P. 30. La poésie des *Contemplations*, dont nous citons un extrait à la page 26 :

J'habitais au milieu des hauts pignons flamands...

est une réponse à l'éloge et au récit de Janin dans son *Histoire de la Littérature dramatique*. Elle porte la dédicace *A Jules J.* (Livre cinquième ; pièce VIII), la date : décembre 1854, Marine-Terrace, et elle débute ainsi :

Je dormais en effet, et tu me réveillas.

Je te criai : Salut ! et tu me dis : Hélas !

Et cet instant fut doux, et nous nous embrassâmes ;

Nous mêlâmes tes pleurs, mon sourire et nos âmes.

Le critique parle beaucoup du poète dans son *Histoire de la Littérature dramatique*. C'est ce qui fait que le poète a remercié le critique par une lettre longue et charmante, datée de Marine-Terrace, 26 décembre 1864, et par la poésie en question. La lettre a été publiée par Clément-Janin, *Victor Hugo en exil. Documents inédits*, Paris, Editions du « Monde Nouveau », 1922 (4^e édition), pp. 92-96.

P. 42. Etant donné que le livre, très remarquable pourtant, de Van Even (*Louvain dans le passé*, etc.) n'est pas fort répandu en dehors du milieu qu'il intéresse et où il a paru, je crois bien faire en reproduisant la lettre instructive qu'il contient et que Hugo adressa, au lendemain de sa visite, à Charles de Luesemans, membre du Conseil communal de Louvain :

Bruxelles, 29 février 1852.

Monsieur,

A mon retour d'une petite absence, je trouve votre excellente et gracieuse lettre. Elle me rappelle, en la renouvelant, la cordialité

de votre accueil. Je suis heureux que mon passage à Louvain n'ait pas été absolument inutile aux beaux édifices que votre ville contient en très grand nombre, et, en particulier, à votre précieux hôtel de ville. Votre hôtel de ville est, pour la période flamboyante de l'architecture ogivale, un spécimen complet, c'est-à-dire un chef-d'œuvre. Or, un chef-d'œuvre ne saurait être touché avec trop de goût et approché avec trop de respect. A mon sens on a trop restauré votre magnifique hôtel de ville au dehors, et on ne l'a pas assez restauré au dedans. Je vous l'ai dit, et vous vous rappelez peut-être mes raisons qui ont paru frapper votre esprit ? Si mon reproche à l'architecte pouvait ressembler à une accusation, votre grenier, encombré de belles sculptures, quelques-unes à peine frustes, contiendrait les pièces à l'appui. Mais ce qui est fait est fait. N'insistons pas.

Je suis complètement de votre avis sur la convenance, je dis plus, sur la nécessité, de meubler de statues les niches vides de votre hôtel de ville. J'adopte de tous points les conclusions de votre excellent et solide rapport. Il y a, pour ce complément que la statuaire doit à l'architecture, deux raisons principales : premièrement, une raison d'art ; l'hôtel de ville de Louvain est un édifice qui s'élance, qui jaillit, qui monte, *ascendit*, c'est là sa beauté ; son jet vertical est splendide. Or, les niches vides dessinent à l'œil trois ou quatre zones horizontales qui brisent ce jet vertical, et dénaturent la ligne simple et fière de cet édifice *compliqué en apparence, un au fond*. Meublez les niches, le défaut s'en va, l'ensemble reparaît dans toute son unité. Deuxièmement, une raison d'histoire : un édifice communal ou religieux dont les niches statuaires sont vides, est un livre dont les pages sont blanches. Mettre une statue, c'est tracer une lettre. C'est avec ces lettres-là que l'histoire écrit.

Je réponds à votre appel avec empressement, Monsieur, et je vous envoie mon opinion, puisque vous pensez qu'elle peut avoir quelque influence sur vos intelligents et honorables collègues du Conseil municipal de Louvain. Je ne suis parmi vous qu'un passant, mais un passant ami de votre histoire, de votre art, de votre pays, Vous savez, j'aime cette terre libre où il y a tant de belles choses et tant de nobles cœurs ; ce n'est pas la première fois que je l'écris, et que je le dis hautement. Permettez-moi de profiter de l'occasion,

pour vous recommander la superbe façade, style Rubens, de l'église que vous appelez je crois, Saint-Michel. Restaurez-la le moins possible. C'est encore là un chef-d'œuvre.

Je vous renouvelle, Monsieur, l'assurance de ma plus vive cordialité ⁽¹⁾.

A propos de cette « excursion d'art » à Louvain en février, on lira peut-être avec intérêt cette lettre inédite dont M. Stiernet a bien voulu nous fournir également la copie :

Monsieur, Voici le permis de séjour que j'ai l'honneur de vous transmettre en vous remerciant d'avance pour la peine que vous voulez bien prendre ; il me semble que, pour les excursions d'art que j'ai à faire, il vaudrait mieux qu'au lieu des mots *Bruxelles et les faubourgs* ⁽²⁾, le permis *portât* ⁽³⁾ la Belgique. Je confie mon observation à votre bonne grâce.

Recevez l'assurance de mes sentiments distingués.

(s.) Victor Hugo.

8 mai 1852.

Cette lettre a été achetée, comme la précédente, à Mme Braeckmans (voir ci-dessus, p. 55). Elle s'adressait pareillement à M. Huard.

L'agréable impression que le proscrit rapporta de Louvain se trouve exprimée déjà dans cette lettre à sa femme, en date du 22 février : « Charles te raconte que je l'ai mené à Louvain. On m'y a fait grand accueil. Le bibliothécaire m'attendait à la bibliothèque, le Directeur de l'Académie à l'Académie, l'échevin à l'hôtel de ville. On m'a donné une médaille. Le curé ne m'attendait pas à l'église. J'y suis allé pourtant. La ville était en rumeur. Les élèves de l'Université me suivaient dans la rue à distance. L'un d'eux m'a écrit : « Nous n'avons pas crié *vival* de crainte de donner ombrage, à votre sujet, à notre pauvre petit gouvernement » (*Revue de Paris*, 1^{er} février 1898, p. 481).

On a vu que l'Archiviste de Louvain disait que l'écrivain français avait lu à l'hôtel de la Cour de Mons des passages de *Napoléon le Petit* et ce, au mois de février. Or, Hugo annonce seulement le 1^{er} juillet à sa femme l'apparition de cet ouvrage, et en ces termes :

(1) *Louvain dans le passé*, p. 281.

(2) Le mot *faubourgs* est écrit en surcharge du mot banlieue.

(3) Le mot *portât* corrige le mot *porterait* écrit d'abord.

« Cela paraîtra le 25 juillet et sera intitulé *Napoléon le Petit*... J'ai fait ce livre depuis que tu nous as quittés (1). Je publierai l'*Histoire du Deux-Décembre* plus tard... J'espère que vous serez tous contents de *Napoléon le Petit*. C'est une de mes meilleures choses. J'ai improvisé ce volume en un mois ; j'ai travaillé presque nuit et jour » (*Revue de Paris*, 1^{er} février 1898, p. 496). Que conclure de là ? Que Van Even s'est trompé et qu'en réalité il avait entendu des fragments de l'*Histoire du Deux-Décembre* ouvrage auquel l'écrivain français travaillait depuis décembre 1851. Lorsqu'il a composé son *Louvain dans le passé* qui a paru en 1895, il aura sans doute confondu les deux titres, et cité *Napoléon* au lieu du *Deux-Décembre*.

P. 23. L'ouvrage du proscrit Amédée Saint-Ferréol, auquel j'ai fait allusion, est intitulé : *Les Proscrits français en Belgique ou la Belgique contemporaine vue à travers l'exil*, Bruxelles, Librairie européenne C. Muquardt ; Henry Merzbach, successeur, 1870, 2 vol. (L'auteur se désigne : Représentant du peuple à l'Assemblée Législative). — Sur la même question, on peut consulter, entre autres études : Paul WAUWERMANS, *Les Proscrits du Coup d'Etat en Belgique*, Bruxelles, Société belge de Librairie, 1892 ; A. BOGHAERT-VACHÉ, *Victor Hugo en Belgique*, REVUE DE BELGIQUE, 2^e série, XXXIV, 1902, pp. 187-202 ; Maurice D'ULLAERT, *Victor Hugo à Bruxelles*, LA JEUNESSE NOUVELLE, avril 1922, pp. 119-146 ; Maurice WOLF, *Un Siècle d'amitié*, Paris, La Renaissance du Livre ; 1923 ; Ernest CLOSSON, *Félix Delhasse, Louis Blanc et Victor Hugo* ; LE FLAMBEAU, novembre 1928, pp. 251-255.

(1) M^{me} Hugo était venue, au commencement de juin, passer quelques jours à Bruxelles.

Discours de M. Fernand Gregh

La Belgique, par la voix de M. Doutrepoint, vient de commémorer éloquentement un souvenir illustre, comme elle avait réparé chevaleresquement ce matin une certaine méconnaissance lointaine. Je ne viens pas, fier Brennus de notre Gaule commune, triompher de cette réparation. Je veux au contraire, en même temps que j'ai l'honneur de vous en remercier au nom de la Fondation Victor Hugo, vous mettre tout à fait à l'aise et reconnaître ceci modestement :

Il n'est point étonnant qu'on n'ait pas traité Victor Hugo selon son mérite en Belgique et en 1871, puisqu'on est encore injuste à son égard en France et en 1929. Et c'est ce que je voudrais montrer en examinant succinctement devant vous où nous en sommes avec Victor Hugo.

Oh ! certes, ces quatre syllabes, Victor Hugo, parfaitement symétriques deux à deux comme pour mieux entrer dans la mémoire de la postérité, ces quatre syllabes pleinement sonores, sans un seul « e » muet pour les assourdir, et qui semblent destinées tout spécialement à fracasser les échos de la gloire, comptent parmi celles qui depuis cent ans auront le plus fait résonner l'air de notre pays. Comme le poète en disait son espoir dans un de ces charmants vers de sa jeunesse qu'on sent encore pleins du lait de la latinité, elles auront même, plus que nulles autres dans notre littérature,

Volligé, nom ailé, sur les bouches des hommes.

En vérité, on ne peut citer une réussite littéraire plus complète que celle de Victor Hugo. La vie de Goethe, la seule qui soit comparable à la sienne dans les temps modernes, aussi longue, aussi éclatante, fut plus calme, moins variée, moins contrastée et, esthétiquement, moins parfaite, moins ovale. Connu dès dix-huit ans, célèbre à vingt-sept, illustre à trente-cinq, habitué dès la fin de son adolescence aux plus enivrantes caresses de la grande réputation, — enthousiasme des jeunes gens, charmante adulation des femmes, estime armée des confrères, avances flatteuses ou grondements plus flatteurs encore des anciens —, admiré à la fois par les connaisseurs et par la foule, poète quasi lauréat sous Louis XVIII et Charles X, pair de France sous Louis-Philippe, ayant vécu jusqu'au delà de quarante-cinq ans comme un jeune prince des lettres, puis au moment où il va peut-être s'abandonner aux douceurs émollientes de la renommée, exilé par fortune et grandi encore dans l'exil et l'isolement sous Napoléon III, revenu après 1870 comme le blanc prophète dont se sont miraculeusement réalisées les prophéties, il est mort dans une apothéose, traînant derrière son char un peuple si fier de lui que ses funérailles semblaient un suprême triomphe, la fête du Génie célébrée par une grande nation. Il a dormi, pendant les premières heures de son dernier sommeil, sous l'Arche des victoires qu'il avait chantée, — seul Français qui ait obtenu cet honneur avant le Soldat inconnu et le vainqueur de la Grande Guerre. Enfin, il repose maintenant au Panthéon.

C'est là une vie composée par un dramaturge prodigue et magnifique. Il en faut de semblables pour rappeler aux hommes que parfois leurs rêves les plus ambitieux s'accomplissent. Victor Hugo est, plus que tout autre poète, glorieux. Que dis-je ? Il est populaire. Ses pièces et ses romans sont allés émouvoir le public à des profondeurs que n'atteint pas

la poésie. Qui n'a vu jouer un soir *Hernani* ou *Ruy Blas* ? J'entendais hier encore un public de cinéma faire un naïf brouhaha de plaisir quand est apparue sur l'écran l'annonce des *Misérables*, tant les types créés par Hugo, le beau Marius, la douce Cosette, la pâle Eponine, et Gavroche, et Jean Valjean, et Javert, l'aïeul de Sherlock Holmès et d'Arsène Lupin, sont familiers à la foule elle-même. Dans les plus petites bourgades de France, la rue de la Gare à la ville, à moins que ce ne soit la rue du Marché à la mairie, porte son nom, ce nom que le plus humble paysan mêle dans le tohu-bohu de la gloire à ceux de Thiers, de Gambetta et de Pasteur.

Victor Hugo est glorieux, il est populaire. Mais il est aujourd'hui presque méconnu. Les destinées littéraires ont de ces revirements.

Oh ! certes, Hugo continue d'occuper les esprits les plus différents, même ceux à qui en dernier ressort son génie n'est pas sympathique. Une telle montagne d'œuvres et de gloire ne peut passer inaperçue à l'horizon. Mais l'hostilité à l'égard de Hugo, l'hugophobie, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est de nos jours très répandue. Si on la rencontre assez rarement, pour ainsi parler, à l'état massif, si la négation totale de Hugo n'est depuis longtemps plus de mise, l'hugophobie existe partout à l'état diffus, sporadiquement, dans la conversation des salons ou des parlottes, dans les articles des journaux et des revues, dans les livres enfin, où elle paraît moins dans le texte d'ailleurs qu'entre parenthèses, par allusions, par digressions, dans des notes au bas des pages, dans des appendices à la fin des volumes. On constate partout des points de résistance à Hugo qui souvent, comme des feux follets, s'évanouissent dès qu'on veut les fixer. Car certains de ses adversaires retirent en détail ce qu'ils ont avancé en gros contre lui. Et d'autres compensent d'un éloge global toute une

longue série de critiques. Mais les feux follets vont se reformer ailleurs. Les jeunes en particulier — ces terribles juges de toute réputation, terribles en ce qu'ils n'ont pas conscience de leur responsabilité, — les jeunes, ou, du moins, beaucoup d'entre eux ne lisent plus Hugo. Ils font pis que de le combattre. Ils l'ignorent. Pour eux, Hugo est un « vieux », dont on leur a fait apprendre, en classe,

Mon père, ce héros au sourire si doux,
ou bien

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !

Si c'en était le lieu, nous relirions tout de suite ces deux poèmes, et nous verrions combien, après tant de nouveautés hasardeuses, demeure splendide, en somme, le Waterloo épique de *l'Expiation*, qui d'un désastre de nos armes a fait un triomphe de notre poésie. Quant à *Après la Bataille*, ce poème contient, avec une belle leçon de clémence héroïque, un des vers les plus étonnamment, les plus pittoresquement coupés de la littérature française :

Et que son cheval fit un écart en arrière,

vers où la prosodie imite le mouvement décrit, et fait elle-même comme un écart à l'hémistiche. Mais ayant appris de tels vers enfants, les jeunes dont nous parlons les croient enfantins. Il leur semble faire preuve d'esprit adulte en mettant infiniment au-dessus de Hugo des poètes plus récents comme Baudelaire, ou même Mallarmé ou Rimbaud. Certes, il est bon que le frisson de la poésie éternelle se rajeunisse de temps en temps chez les lecteurs d'œuvres nouvelles, même moindres, et, comme poète, je n'y trouverai rien à redire pour ma très humble part. Mais que ce ne soit pas au détriment de l'équité. Ces jeunes, dédaigneux de qu'ils ont appris au collège,

ne se rendent pas compte d'ailleurs que le dernier aboutissement des chefs-d'œuvre est d'être enseignés dans les classes (c'est même de là que vient le mot classique) et d'y devenir la chair des générations. Ce sort sera partagé plus tard par certains des poètes modernes, pas tous d'ailleurs. Tout le monde n'accède pas à cet honneur suprême.

Quand on dit à ces jeunes-là que Hugo est un des plus grands poètes que la terre ait portés, on voit se dessiner sur leur visage une surprise charmante, — à moins que ce ne soit une incrédulité plus charmante encore. Hugo n'est plus à la mode. Et quand on le défend, on est traité d'hugolâtre, suprême insulte.

Je parlais tout à l'heure de son tombeau au Panthéon. Si vous êtes entré dans le temple dédié aux grands hommes, vous vous rappelez sans doute ces couloirs interminables et ces caveaux sombres où tous les bruits s'amplifient bizarrement, et puis, en bas de quelques marches descendues dans l'obscurité, cet étrange monument sans statue, cette caisse de pierre chargée de couronnes effritées où ne se mêlent que rarement des fleurs vivantes, et devant laquelle défilent, dans la rumeur de leurs pas hâtés, des touristes sans émotion, sous la conduite d'un gardien qui, parfois, jugeant la présence des os d'un grand poète trop peu émouvants pour le public, fait sonner sa clef contre la pierre afin d'éveiller l'écho et d'intéresser l'assistance. Eh bien, s'il n'y avait pas un groupe heureusement nombreux d'esprits fervents, poètes et critiques, qui savent et qui n'oublient pas, cet abandon grandiose dans une bousculade quotidienne serait symbolique de la gloire de Hugo, telle qu'elle est maintenant. Oui, on figurerait assez bien son œuvre et son souvenir par un monument fameux dans l'enceinte des tombes illustres, dans le Westminster des lettres, mais honoré d'honneurs plus rituels que spontanés,

visité des foules sans doute, mais de foules sans émotion véritable, et près duquel par moments quelque montreur charitable est obligé d'inventer d'ingénieux *à côté* pour amuser la galerie.

C'est là une injustice, une immense injustice, à la taille de celui qui en est l'objet, — et qui doit cesser. Le bon renom des lettres françaises, leur avenir même, — je compte vous le prouver tout à l'heure, — y est engagé.

A vrai dire, ce qui se passe là est dans l'ordre des choses. Les Athéniens étaient las d'entendre appeler Aristide le Juste. Les Français se sont fatigués d'entendre nommer Victor Hugo le Grand. On avait épuisé à son profit toutes les épithètes laudatives, on avait usé de toutes les métaphores qui expriment la hauteur et l'ampleur ; on les avait usées. La roue a tourné. Ce qui était en haut s'est trouvé en bas. Le zénith, eût dit en une de ses antithèses favorites Hugo lui-même, devint le nadir. Et au lieu des exclamations ordinaires : admirable, sublime ! on entendit les exclamations inverses : exécérable, absurde ! N'en soyons pas trop étonnés. C'est presque la même chose. Comme sur un monceau d'éloges, la gloire littéraire s'élève sur un tas d'injures.

- Le temps a d'ailleurs travaillé contre Hugo. La génération de ses disciples, dont chacun voulait l'admirer « comme une brute » — ainsi que lui-même admirait Shakespeare — la génération de Gautier, de Banville, de Leconte de Lisle, de Paul de Saint-Victor, de tant d'autres, — la génération postérieure, celle des Hérédia, des Coppée, des Mendès, etc., qui, eux aussi, avaient presque abdiqué leur esprit d'examen devant son génie, ces générations ont disparu. Avec elles un peu de la gloire de Hugo est descendue derrière l'horizon. La nôtre, née avec la République et qui, parvenue à l'âge d'homme lors du Centenaire, ayant encore connu les

derniers grands vassaux du poète, a reçu au visage le reflet de leur éblouissement, notre génération à son tour commence à glisser vers l'abîme, emportant ce reflet dans les ténèbres.

Et celle qui nous a succédé, et qui arrive aujourd'hui à la maturité, et, si je puis dire, au pouvoir intellectuel, celle-là a été fortement entamée dans son admiration par les campagnes qui, depuis trente ans, pour des raisons diverses, ont été menées contre Hugo.

Dans ces campagnes, la politique, qui avait tant servi la gloire du poète vieillissant, a joué son rôle. Elle a desservi la gloire du poète mort. Juste retour. Flux et reflux. Mais tout s'est passé comme s'il n'y avait que des questions littéraires en jeu ; les arguments pour ou contre ont été, en dernière analyse, des arguments littéraires.

Nous ne ferons donc cette allusion à la politique que pour l'écartier après l'avoir saluée ainsi qu'il sied. Poésie d'abord, dirons-nous en souriant. Quand on est comme ici dans les « *templa serena* » de la pensée et de l'art, on les honore en respectant leur sérénité. A chaque grandeur toute sa place.

Les campagnes contre Hugo, à vrai dire, n'avaient jamais cessé depuis les résistances qu'il avait rencontrées presque dès ses débuts. Dans son Rapport tumultueux mais nourri sur la Poésie française, à l'occasion de l'Exposition de 1900, Catulle Mendès nous a rappelé que contre Hugo en plein exil et en pleine gloire s'était encore produite, vers 1855, une véritable levée de lyres, à laquelle avaient pris part, qui l'eut cru ? Leconte de Lisle, Banville et Baudelaire eux-mêmes.

Mais bientôt ces lyres s'étaient abaissées devant le génie souverain. Et vers la fin de sa vie, Hugo trônait tranquille, dans sa majesté rayonnante et dans sa barbe blanche, comme le Père Éternel de la poésie française.

Dès le lendemain de sa mort, ses ennemis devaient prendre leur revanche. Et ils n'ont plus désarmé. La gloire de Hugo toujours très haute, planant *in excelsis*, a commencé dès lors à être discutée et à fléchir quelque peu.

Quelques jours après les funérailles, un charmant esprit, dont le goût en poésie était d'ailleurs assez timide (son article sur Verlaine, par exemple, est une merveille d'incertitude et de demi-compréhension), Jules Lemaitre raillait Victor Hugo sous le nom du grand poète persan Firdousi. Vous trouverez ce petit pamphlet peu connu dans le volume intitulé *Serenus*. Jules Lemaitre narrait les funérailles de Firdousi, décrivait avec force ironies le char du pauvre, inventait même le vieux chien attaché au corbillard et qui se faisait traîner en hurlant, ce qui n'était pas d'un comique rare, mais l'intention y était.

Jules Lemaitre devait d'ailleurs traiter plus sérieusement le sujet dans un article des *Contemporains* qu'on peut lire au cours de la cinquième série et qui, s'il ne vaut pas le long et excellent *Lamarline* de la sixième, est plein de notations savoureuses et qu'on sent très sincères même dans l'hostilité. Dans cet article intitulé : *Pourquoi Lui ?* Lemaitre disait entre autres choses : « Les jeunes poètes se détournent de cet Espagnol retentissant, de cette espèce de Lucain énorme, et le respectent fort, mais l'aiment peu. Interrogez-les, vous verrez que ceux qu'ils préfèrent, c'est Baudelaire et Leconte de Lisle, et que leur véritable aïeul, ce n'est point Victor Hugo, mais Alfred de Vigny ».

Dans les lignes que nous venons de citer, Jules Lemaitre préluait, à l'égard de Hugo, au mouvement de désaffection consécutif presque toujours à la mort des grands écrivains qui ont trop vécu, mouvement que nous avons vu

récemment encore se déchaîner avec la même injustice contre Anatole France. Il se passe alors quelque chose comme ce qui s'est passé aux funérailles de Louis XIV. Tout le monde se venge d'avoir été trop longtemps dominé. En outre, des générations accumulées, superposées pendant la vie de l'illustre vieillard, la dernière, au moment de le juger, se trouve naturellement très éloignée de son idéal ou de ses habitudes d'esprit, et le désaccord éclate en un désaveu. Ce mouvement de réaction contre Hugo fut continué par le symbolisme. Je dis le symbolisme et non les symbolistes. Car, chose singulière, beaucoup d'entre eux pris individuellement admiraient Hugo avec ferveur. Quels que soient les griefs qu'on a pu relever contre leur école, les symbolistes étaient presque tous trop poètes pour ne pas lui rendre justice. C'est ainsi que dans un volume publié en 1902, à l'occasion du centenaire, et qui s'appelle la *Couronne Poétique de Victor Hugo*, on peut lire des vers de Pierre Quillard, d'Ephraïm Mikhael, d'Henri de Régnier, de Pierre Louys, — Pierre Louys, l'un des hommes qui ont le plus passionnément et le plus intelligemment admiré Hugo, Henri de Régnier, qui lui a consacré des pages pleines d'images tour à tour charmantes ou magnifiques, et qui vient encore de le commenter en des vers pénétrés d'un filial amour dans *Flamma Tenax*.

Mais la théorie du symbolisme, la *doxie* symboliste, est contre Hugo. En 1902, Remy de Gourmont, le cerveau critique du groupe, écrivait dans un article où il expliquait pourquoi l'opinion de Verlaine était secrètement défavorable à Victor Hugo : « La poésie de Victor Hugo, c'est de l'éloquence. Les sentiments les plus simples, il les enveloppe en des flots de sonorités. Il n'est jamais banal, mais il n'est jamais naturel, il cherche toujours à produire un effet. C'est un orateur qui récite d'harmonieuses phrases, de belles périodes. Or

quel est l'un des premiers articles de l'*Arl Poétique* de Verlaine ? Ceci tout simplement : « Prends l'éloquence et tords-lui le cou ». Et plus loin Gourmont ajoutait, non sans un fréquent bonheur de l'expression : « Victor Hugo est le rénovateur de la rime riche ; ses vers reposent sur la rime, il est le virtuose ; nul n'a jamais eu à un pareil degré ce génie de la rime, cet art de prendre *deux mots très éloignés de sens, très voisins de son, de les battre l'un contre l'autre comme des cymbales* et d'en tirer, en plus de la musique, quelque chose de vague et de mystérieux qui donne l'illusion d'une pensée. Or que dit Verlaine de la rime ? Il la méprise. Il jette par la fenêtre « ce bijou d'un sou ».

Je le répète, la doxie symboliste est contre Hugo. C'est presque en s'excusant que les poètes de cette école ont pu avouer leur admiration pour le grand romantique. Quelques années plus tard, cet état d'esprit hostile, protestataire, je voudrais pouvoir dire recliné à l'égard du grand poète, a trouvé son expression la plus concise dans une boutade spirituelle d'André Gide. On se rappelle que l'*Ermitage* ayant ouvert une « enquête » sur le plus grand poète du XIX^e siècle, Gide avait répondu : « Hugo, hélas ! ». Il était là, comme souvent, le porte-parole de toute une génération.

Cependant Hugo, en dépit de tous, demeurait au pouvoir même après sa mort. Un homme au pouvoir a toujours pour ennemis les extrémistes des deux côtés. Les symbolistes étaient des suprarévolutionnaires en poésie, qui auraient volontiers reproché à Hugo d'avoir suspendu trop tôt la révolution romantique, et de s'être arrêté, en particulier, au bord du vers libre. Hugo devait avoir aussi pour adversaires les extrémistes du côté opposé, les conservateurs et les supraconservateurs (je dis conservateurs en poésie ; nous ne parlons pas ici de politique, encore une fois, mais de lettres). C'est ce qui ne

manqua pas d'arriver. Moréas, qui, d'abord symboliste, était revenu en degà de Racine à Ronsard, et avec lui les poètes de l'École Romane, successeurs par scissiparité du symbolisme, combattirent Hugo à leur tour par la plume ou par la parole. Ils virent bientôt leurs griefs fortement résumés par le critique de l'école anti-romantique, qui, à la suite de M. Charles Maurras, fut, il y a une quinzaine d'années, M. Pierre Lasserre. M. Lasserre qui, depuis lors, est revenu à des idées plus sereines et plus équitables, publia en 1907 l'important volume intitulé le *Romanisme Français*, où il guerroyait contre nos romantiques avec un talent d'exposition et une verve passionnée auxquels je me plais à rendre hommage. Venant au centre de son sujet, il a bravement attaqué en Hugo le poète. Je dis bravement, car son goût pour le monstre perce à travers ses critiques. Après des analyses fines de certains poèmes qui ne sont pas choisis parmi les meilleurs, M. Lasserre condamne finalement Hugo en le trouvant « insincère ». Remarquez que d'autres critiques jugeraient plutôt aujourd'hui qu'Hugo a été trop sincère, qu'il a trop mis de sa vie dans ses œuvres, qu'il n'a pas assez transposé, stylisé les événements de son existence en traitant des sujets politiques ou quotidiens.

M. Lasserre essaie bien d'expliquer ce qu'il entend par « insincérité », et il finit par attribuer tout le génie de Hugo à l'emphase. Qu'il y ait parfois de l'emphase chez lui, je veux l'admettre — et encore ce n'est pas tant de l'emphase que de l'excès verbal. L'emphase n'avait jamais été à pareil honneur. En entendant cette condamnation, là-haut, dans le ciel des entités, une fois de plus,

L'emphase frissonna dans sa fraise espagnole,

mais d'orgueil.

La « question Hugo » en était à peu près à ce point en 1914.

Au lendemain de la guerre, toute la jeune poésie se réveilla disciple de Rimbaud. L'histoire de notre littérature commençait pour elle au *Bateau Ivre*, et aux proses fulgurantes et obscures des *Illuminations* ou de la *Saison en Enfer*. Hugo lui paraissait aussi lointain qu'Homère. Un grand nom peut-être, mais l'œuvre ne se lisait plus. En tous cas, elle s'était lue. Car les beautés hardies, savoureuses, succulentes et truculentes de Rimbaud, dans le *Bateau Ivre*, n'eussent jamais été tentées par cet enfant prodigieux, s'il n'y avait pas eu quarante ans auparavant la révolution romantique, et l'éternel Hugo. *Le Bateau Ivre*, cet extraordinaire poème vraiment « infusé d'astres », avec ses métaphores inouïes et toute son ivresse verbale où le génie délire de jeunesse, c'est du Hugo, du Hugo exaspéré, coupé de Baudelaire — précisons : du Baudelaire du *Voyage*.

Il est vrai que les purs « rimbaldiens » ne se réclament pas du *Bateau Ivre*, trop clair encore pour eux en dépit de certaines strophes hallucinées, mais des *Illuminations* et d'*Une Saison en Enfer*. Il reste qu'au point de vue technique les rimbaldiens, s'il serrent davantage le vers, — que les verlainiens, qui sont plutôt des lamartiniens, avaient un peu relâché, — c'est encore en définitive, à travers Rimbaud, à Hugo qu'ils le doivent. Leur désaffection à l'égard du grand initiateur est injuste, mais ils n'en continueront pas moins à opposer Rimbaud à Hugo, et à dater la poésie française des dix-huit ans de ce mauvais gamin sublime, de ce Shakespeare voyou.

Pour compliquer encore la situation de Hugo à notre époque, au moment où le rimbaldisme semblait commencer à s'atténuer — pour faire place d'ailleurs, (car les modes, comme les morts, vont vite), à l'imitation de Lautréamont, l'auteur des étranges *Chants de Maldoror*, — voici qu'a flori la théorie de la poésie pure dans le fameux discours académique

et les éclaircissements de M. l'abbé Bremond, si féconds en controverse et si excitants pour les intelligences.

Les tenants de la poésie pure trouveraient volontiers Hugo un peu simple, un peu gros. Le goût actuel est à un vers d'un grain plus fin, plus serré, plus subtil, à un art plus concis, plus dépouillé, plus secret aussi, — car il y a depuis bientôt trente ou quarante ans dans notre poésie une coquetterie des ténèbres. Hugo semble à beaucoup offrir du pain de ménage auprès de leur pain de fantaisie.

On peut leur répondre qu'on trouve tout chez Hugo, même la poésie pure telle qu'on la définit. Lui aussi, comme Baudelaire, comme Vigny, il a de ces vers mystérieux qui vont éveiller je ne sais quels échos indéfinissables dans les profondeurs de l'âme ou de l'esprit. Les exemples en seraient nombreux, depuis tels vers, pleins d'un charme inexplicable, des *Orientales*, comme ceux-ci qu'on trouve dans la pièce intitulée *Grenade* :

Le poisson qui rendit la vue au vieux Tobie
Se joue au fond du golfe où dort Fontarabie,

jusqu'à tels vers pathétiques du *Tombeau de Gaulier*, dans *Toute la lyre* :

Oh ! quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !

vers dont le retentissement excède leur sens rationnel qui est bien simple : Je vais bientôt mourir : depuis tel distique dont le sens est inexistant auprès du charme qui est infini, comme

La vicomtesse de Certe
Avait les yeux vert de mer,

jusqu'à ce divin quatrain qui termine une pièce des *Chansons des Rues et des Bois* :

Tandis qu'un pâtre aimé des Muses
 Qui n'a que la peau sur les os
 Regarde des choses confuses
 Dans le profond ciel plein d'oiseaux.

Mais il y a plus. Vous admirez à juste titre le vers racinien d'une mélodie adorable et qui fait rêver longuement :

La fille de Minos et de Pasiphaé.

Mais ce pourrait être un vers de Hugo, un de ces vers, si nombreux dans son œuvre, faits avec des noms propres dont il s'amusait à juxtaposer, à heurter ou à fondre les sonorités. Et ce vers illustre a pour frère consanguin, quoique puiné, le vers aussi fameux de *Booz endormi* :

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth,

vers qui est exactement fait de la même manière avec un nom propre à chaque hémistiche, et le second nom propre, chose curieuse du même nombre de pieds dans les deux vers : *Pasiphaé Jérimadeth*. L'alexandrin de Racine séparé de son contexte est tellement un vers de Hugo qu'il pourrait même être un vers, un peu voyant, de Gautier; et c'est d'ailleurs Gautier qui l'a retrouvé et remis dans la circulation, où on commence même à l'avoir un peu trop vu. C'était le seul vers de Racine que le bon Théo déclarait pouvoir supporter, et justement parce qu'il ressemblait à un vers de Hugo.

Enfin le grand initiateur de la pensée pure, Mallarmé, — laissons Edgar Poe trop différent de nous. — Mallarmé lui-même doit une part de son génie délicieux à l'éternel Hugo. L'œuvre principale de Mallarmé est cette *Après-midi d'un Faune*, d'une grécité à la Lycophron, à la fois obscure et pleine

de soleil. Or, l'*Après-midi d'un Faune* vient directement pour l'inspiration générale du *Satyre*, oui, du *Satyre* du vieux Hugo, du *Satyre* de la *Légende des Siècles* : ce qui n'a rien d'étonnant, car Mallarmé est originairement un Parnassien, c'est un Parnassien noir comme Leconte de Lisle est un Parnassien blanc. L'*Après-midi d'un Faune* pourrait s'appeler l'*Après-midi d'un Satyre*, ou d'un Satyreau, d'un de ces Satyreaux « ballants par bonds » que Moréas voyait danser aussi autour de Verlaine. Et tel passage de l'*Après-midi* est un emprunt direct à Hugo. Tout le monde connaît les vers charmants, un peu précieux, mais d'une forme parfaite et toute classique dans leur concision volontaire, et qui amènent un si joli symbole : *O nymphes, regonflons des souvenirs divers...*

Je vous les rappelle :

Ainsi quand des raisins j'ai sucé la clarté...
Rieur, j'élève au ciel la grappe vide,
Et, soufflant dans ses peaux lumineuses, avide
D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers.

Or, ce n'est pas hier et pour les besoins de la cause, c'est voilà bientôt cinq lustres que j'ai eu l'occasion de signaler la « source » évidente de ces vers dans les vers que voici du *Petit Roi de Galice* (1) :

Des satyres, couchés sur le dos, égrenant
Des grappes de raisin au-dessus de leur tête,

et un peu plus loin :

Telant la Nymphé Ivresse en leur riante envie...

Tout y est : le Satyre, le geste si caractéristique d'élever

(1) J'avais écrit du *Satyre* par un lapsus qui s'imposait presque, puisqu'il s'agissait de Satyres.

des grappes de raisin, tout y est, même le mot ivresse, même le mot rieur, ou son synonyme :

Tétant la nymphe *Ivresse* en leur *riante* envie.

Pour qui a fait dix vers dans sa vie, l'imitation est ici évidente.

En tout cas il est injuste de sacrifier à Mallarmé Victor Hugo qui fut, avec Baudelaire et Gérard de Nerval, son maître.

Nous venons de résumer, trop rapidement, et je m'en excuse, l'histoire de la gloire de Hugo et des vicissitudes qu'elle a traversées depuis sa mort. J'ai essayé d'énoncer au passage les principales critiques et réserves que son œuvre a soulevées depuis cinquante ans.

De cet examen, qui pourrait être prolongé presque indéfiniment, il résulte que les jeunes écoles sont en général sévères à son égard. Et voilà où nous en sommes aujourd'hui. Il y a une immense résistance à Hugo, due certes à des raisons politiques, je les néglige, et à des raisons littéraires dont nous venons d'indiquer les origines diverses. Pour parler non pas même favorablement, mais sans hostilité, mais avec une vraie impartialité de Hugo, il faut. — l'eût-on jamais cru ? — un certain courage. Il faut remonter un fort courant d'opinion. On a créé une prévention formidable contre lui.

Messieurs, je me demande parfois si nous allons voir se renouveler sous nos yeux pour Hugo, après l'avoir tant reproché à deux des grands siècles littéraires de la France, le XVII^e et le XVIII^e, l'unique et triste aventure infligée à Ronsard, Ronsard tant admiré de son vivant, poète des rois, mort drapé dans sa gloire, Ronsard qui a « orienté » toute la littérature classique, inspiré non seulement Malherbe et toute son école lyrique, mais aussi nos grands poètes dramatiques, Corneille et par lui Racine. — lesquels sans le retour à l'antiquité et sans Ronsard, n'auraient sans doute pas même conçu

le sujet de leurs tragédies, — et qui, parce que sa langue avait vieilli, parce que sa sensibilité s'était démodée, parce qu'une certaine naïveté adorable, fleur de la jeunesse de notre poésie, n'était plus goûtée par le sérieux et mûr dix-septième siècle, était tombé dans un tel discrédit que Boileau le toisait, que Voltaire l'ignorait, et qu'à l'aube même du romantisme, Stendhal, — cet esprit charmant, comme dit Musset, et même préromantique — menaçait d'un destin pareil, pour le dégoûter d'écrire des vers, M. Népomucène Lemercier ? Ronsard qui après une éclipse de deux cents ans, devait soudain ressurgir des ténèbres si victorieusement, qu'après avoir engendré les classiques, il inspirait les romantiques à leurs débuts, et que le jeune Sainte-Beuve, voulant honorer — alors — le jeune Hugo, n'avait rien trouvé de mieux que de lui offrir le fameux Ronsard *in-folio*, cette Bible du romantisme — qu'entre parenthèses les poètes auraient dû, lors du centenaire, aller processionnellement chercher à Chantilly où il dort dans la collection Spoelberch de Lovenjoul, pour apporter à Paris ce livre sacré autour duquel a tourné toute la poésie française, et le déposer dans un coffret d'or qu'on eût scellé au cœur de la Bibliothèque Nationale ! Je me demande si les poètes, les écrivains de France, ne vont pas se montrer aveugles à l'égard de Hugo comme leurs ancêtres l'ont été à l'égard de Ronsard, — si notre pays n'aura pas fait successivement preuve d'une noire ingratitude à l'égard de ses deux plus grands lyriques, et si l'étranger, justement fier de Dante, de Shakespeare, de Camoëns, et de Goethe, ne pourra pas nous reprocher de ne pas savoir honorer nos gloires. Je me demande si l'astre de Victor Hugo, après celui de Ronsard, ne va pas entrer dans un cône d'ombre pendant deux cents ans et peut-être plus, pour reparaitre plus tard, trop tard, aux yeux d'une postérité indignée qui rira de nous.

Mais non, ce n'est pas acceptable. D'abord parce que, pour qui aime passionnément les lettres, expression suprême d'une nation et d'une civilisation, il y aurait là une injustice criante, et que l'injustice même littéraire ne peut se tolérer.

Et puis, parce que les erreurs deviennent vite des fautes, et que nous n'avons point à faire de faux pas. Notre art n'est pas si sain. Il est difficile de ne pas s'avouer, sans même vouloir faire du tragique, que les symptômes d'une décadence possible n'y sont pas rares. Ça aurait semblé là de bien grands mots avant la guerre. Ils n'étonneront plus personne, je le crois, ils seront compris de tout le monde aujourd'hui, tant nous avons avancé dans la mélancolique intelligence de l'histoire à la suite des épreuves que nous avons traversées, et tant l'esprit public est ouvert à des idées qui lui auraient paru à la fois trop vastes et trop tristes il y a seulement quinze ans.

Ah ! certes, avant 1914, il ne pouvait pas, semblait-il, être question de décadence. Les poètes, qui ont parfois des antennes jusque dans leurs jeux les plus frivoles, avaient bien prononcé le mot ; mais c'est en riant, pour se parer d'un nom qu'on leur avait donné par dérision, comme avaient fait jadis fièrement vos ancêtres, les *Gueux* des Pays-Bas. Quelques-uns à peine, en jetant un coup d'œil sur leur époque, se disaient que ce nom de décadents n'était peut-être pas si paradoxal qu'il semblait, et que nous ne nous trouvions déjà plus au siècle d'Auguste, mais peut-être à celui de Julien l'Apostat.

Mais qui les aurait crus ? Tout était si calme, si riche et si prospère ! Avec ses réseaux de routes innombrables, ses chemins de fer toujours plus nombreux aux trains toujours plus rapides, ses usines fumant de toutes parts à pleines cheminées, ses banques gorgées d'or, ses flottes immenses, ses armées disciplinées et formidables, ses moissons infinies,

l'Europe semblait avoir pour longtemps atteint un apogée. Elle levait vers le ciel, au soleil de ce qui paraissait un midi éblouissant, la face la plus belle que jamais un continent eût montrée au dieu de l'histoire.

La guerre est venue tout incendier, et la flamme couve peut-être sous la cendre. La lumière du jour a baissé autour de nous. Et le midi apparent s'est changé en une après-midi déjà sombre, où nous devinons même les premières lueurs d'un crépuscule. Nous nous demandions autrefois comment cet immense Empire romain, si voisin de nous dans le temps — qu'est-ce que 2000 ans dans l'histoire de la planète ? — et si semblable d'ailleurs à l'Europe actuelle, avec ses villes, ses armées, ses flottes aussi, ses routes, ses postes même, avait pu s'évanouir au cinquième siècle devant des hordes barbares. Nous comprenons aujourd'hui que cela a été possible, et que cela peut de nouveau arriver et vite, et comment cela arrive. Nous avons compris que les civilisations n'étaient pas *données*, qu'elles étaient *acquises*, qu'elles étaient *conquises* sur la barbarie originelle et toujours voisine. Nous avons compris qu'elles aussi étaient, comme la vie, une création continue, et que, dès que l'effort se relâchait, elles acceptaient la maladie et la mort. Nous avons même éprouvé comme physiquement parfois le vacillement de l'Europe.

Or, sans exagérer ce qu'on nommerait justement le défaitisme littéraire, nous pouvons, dans l'univers restreint que sont la littérature et l'art, ouïr des craquements, ou du moins les bruits qui en sont les précurseurs. La littérature et l'art sont des microcosmes qui reproduisent synchroniquement les événements du macrocosme, et qui quelquefois même, c'est ce qui est grave, contribuent à les déterminer.

Certes notre littérature est encore très vivante, et très riche en grands talents, chez les anciens et chez les jeunes.

Mais on y peut constater maint symptôme avant-coureur des déclins.

Nous ne pouvons ici considérer la question qu'à vol d'oiseau, et je ne veux d'ailleurs pas entreprendre une critique en règle de notre production poétique et littéraire. J'y tiens par trop d'attaches pour en être juge impartial. Et puis j'aime mon temps — le seul que nous ayons tous à vivre ici-bas —, j'aime ce temps inquiet, incertain, haletant, mais qui a vu une épopée et qui, avec le battement, a la chaleur aussi de la fièvre. Mais prenons garde ! Ne croyons pas non plus que tout soit pour le mieux dans la meilleure des littératures. Nous sommes encore près des siècles classiques, et le dernier homme du XVIII^e siècle, Anatole France, est mort d'hier. Mais les choses vont très vite en art, comme en politique d'ailleurs. Il n'y a plus eu d'écrivain latin cent ans après un poète encore très remarquable comme Claudien, — à qui Nisard, avec malveillance d'ailleurs, comparait précisément Hugo.

Le fait que nous possédons encore de grands artistes ne présage rien pour demain. Encore une fois les choses vont très vite. Elles sont déjà allées très vite. Nous avons déjà vu les excentricités et les folies, non pas même tolérées, mais recherchées, mais simulées. La loi de la surenchère, sous le prétexte de trouver du nouveau à tout prix, nous a menés maintes fois jusqu'à l'absurde. Le beau corps de la poésie française s'est marbré à plusieurs reprises sous nos yeux de ces taches vertes et roses qui annoncent la décomposition. Ce vert et ce rose peuvent être assez jolis, comme Gautier, qui le premier fit la théorie de la décadence, le dit dans sa préface aux *Fleurs du Mal*. En reliant ces taches, comme Léonard de Vinci dessinait des visages avec les moisissures des vieilles murailles, on peut composer des îlots d'une couleur

et d'une forme « amusantes », ainsi qu'on aime à s'exprimer maintenant. Mais la décomposition n'est par malheur qu'un stade bref avant l'anéantissement, et d'ailleurs l'objet de l'art n'est pas l'amusant, c'est le beau.

Nous nous vantons volontiers d'avoir séparé la haute littérature de l'autre, qu'on avait toujours appelée la littérature tout court, et qui plaisait au grand public en même temps qu'aux connaisseurs. Mais une littérature ne peut se passer de racines qui vont chercher la nourriture là où elle est, dans le sol. Et le sol, c'est le grand public, cet autre nom de la nation. La hauteur de l'arbre est toujours en proportion de la profondeur de ses racines.

Eh bien, insulter, railler, négliger même un grand poète à l'heure où nous sommes, c'est perdre l'occasion de s'appuyer sur lui pour résister aux puissances de maladie et de mort qui menacent notre littérature, c'est aider à la décadence.

Rien ne naît de rien. Les grands esprits s'engendrent les uns les autres. Ils font la chaîne. C'est en voulant égaler Chateaubriand que Hugo devint ce qu'il a été. Il écrivait à quinze ans sur un de ses cahiers de classe : « Je veux être Chateaubriand ou rien ». C'est en voulant égaler Napoléon que Balzac devint ce qu'il a été. Il avait gravé sur un socle de son encrier : « Ce qu'il a fait par l'épée, je veux le faire par la plume. ». Il naît un Napoléon tous les dix ou vingt siècles. Mais nous avons à notre tour nos Chateaubriand, ce sont justement les Hugo et les Balzac. Il ne nous serait pas inutile de regarder plus souvent leur statue pour hausser notre stature.

Nous ne parlons pas ici de politique, je le répète, mais de lettres. Je n'examinerai donc pas ce qu'il peut y avoir de vrai dans les reproches souvent justes qu'au point de vue idéologique et social l'école anti-romantique, principalement

avec le baron Scillière plus systématique et M. Charles Maurras plus moraliste, a adressés aux grands poètes et prosateurs de 1830. Mais les critiques qu'elle leur a prodiguées au simple point de vue littéraire me paraissent tout à fait excessives.

Le romantisme a ses défauts. Et je les connais, et je vous avouerai que j'y suis aussi sensible que d'autres. Mais je me demande si la lutte contre le romantisme n'est pas aujourd'hui un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre.

Les péchés du romantisme, c'étaient, eût dit Pascal, misères de grand seigneur à côté des nôtres. Nous avons fait du chemin depuis, et pas toujours vers le haut.

Et d'autre part, il y a dans le romantisme de telles beautés que les défauts se perdent dans le rayonnement de leur splendeur.

Le bilan du romantisme se traduit, en face d'un *doit* indubitable, par un *avoir* immense.

La poésie des romantiques en particulier apparaît d'une richesse inouïe. Quelle autre école française a enfanté autant de chefs-d'œuvre, lyriques ou épiques ? Songez à l'énumération qu'on en peut faire, rien qu'en choisissant les poèmes cardinaux, sans même recourir à ceux qui, pour n'être pas entièrement admirables, n'en contiennent pas moins des beautés de premier ordre.

Est-ce que la somme de ces poèmes illustres n'égale pas non seulement la somme des plus beaux poèmes de Ronsard et de la Pléiade, de Malherbe et de son école, mais même l'ensemble des plus belles tragédies de Corneille et de Racine ? Ce sont là peut-être des valeurs difficiles à comparer, mais on peut s'y risquer, car elles sont une commune mesure : la beauté.

Ou si le lyrisme romantique n'égalé pas tout à fait le théâtre classique, n'est-ce pas de peu, de très peu, de cette différence que connaissent les musiciens, de ce *comma* qui est le neuvième d'un ton, intervalle presque inexistant qui par exemple sépare le ré dièse et le mi bémol, et sur lequel se font ce qu'on appelle en technique musicale les *enharmonies*, intervalle si infime qu'il n'est sensible que sur certains instruments et qu'il ne l'est pas sur d'autres, pourtant universellement employés, comme l'orgue et le piano ?

On pourrait d'ailleurs dire que le romantisme, c'est l'enharmonie du classicisme : un changement de ton sur la même note, à un *comma* près, — et qui ouvre un autre monde.

Et ce monde, c'est le nôtre. Les romantiques, plus près de nous, ont exprimé notre âme humaine à nous, avec ses espoirs, ses tristesses, ses doutes, ses ardeurs, ses défaillances, ses sursauts, ils ont fait vibrer quelque chose d'indéfinissable qu'on pourrait appeler sa tonalité. Il nous reste d'ailleurs peu de choses importantes à en dire après eux ; aussi nous rejetons-nous sur les exceptions et les tératologies — et c'est l'excuse partielle d'un certain côté de notre littérature. En ce qui concerne les poètes particulièrement, quand nous sommes émus, ou épris, ou joyeux, ou exaltés, ou désolés, ce sont des vers de Hugo, de Lamartine, de Musset, de Vigny, de Baudelaire, de Verlaine qui, du fond de nous-mêmes, nous viennent aux lèvres. Ces grands poètes sont présents à maints instants de notre vie ; ils nous ont faits, ils sont nos nerfs et notre sang. Ce sont nos classiques à nous. Ils ne suppriment pas les grands classiques, mais ils leur succèdent. Pourquoi d'ailleurs opposer toujours classicisme et romantisme ? Comme le disait à Barrès Moréas mourant, « c'est des bêtises ». Et comme le disait Barrès lui-même, dans une phrase qui se déroule elle-même ainsi qu'un cortège : « Sans rien renier de

» nos pères romantiques, je ne demande qu'à descendre des
 » forêts barbares et qu'à rallier la route classique, pourvu
 » qu'en m'y enrôlant sous la discipline parfaite de Racine et
 » de Molière, on me laisse nos riches bagages et nos bannières
 » assez glorieuses ».

Il n'y a, à vrai dire, qu'une école en littérature comme en art : c'est l'école de ce qui dure, c'est le classicisme éternel. Le vœu de tout poète est de durer. S'il dure il devient classique. Le romantisme a duré, il est devenu, il apparaîtra de plus en plus comme notre second classicisme.

Il y aura eu en France deux classicismes — comme à Rome. — Oui, après Lucrèce, qui fut, *mutatis mutandis*, leur Ronsard, les Latins ont connu d'abord le groupe classique constitué par Cicéron, les Tite-Live, les Virgile, les Horace, — et puis l'équipe de Tacite, de Sénèque, de Lucain, de Juvénal.

Et il y en a — j'en suis — qui mettent Tacite au-dessus de Tite-Live, et Juvénal pour eux n'est pas loin d'égaliser Horace.

Nous priver, à l'heure qu'il est, des concours puissants que peuvent nous apporter contre la barbarie toujours menaçante les chefs-d'œuvres romantiques — je parle des chefs-d'œuvre — serait une grave imprudence. Loin d'être un poison, le romantisme des grandes œuvres bien filtrées est aujourd'hui un antidote. En fait de poisons nous en avons goûté, nous en goûtons, nous en goûterons d'autres. Défendre les romantiques dans ce qu'ils ont laissé de meilleur et qui continuait l'éternelle tradition, c'est empêcher cette tradition de se périmer, c'est sauver une part de notre patrimoine, c'est retarder la décadence.

Et Hugo, de l'avis même de ses adversaires, est le plus grand des romantiques, surtout dans son œuvre poétique qui, en même temps qu'elle est immense contient des chefs-

d'œuvre complets. Cette œuvre dans ce qu'elle a de parfait est une barrière solide contre la barbarie. Si par le malheur des temps Hugo y a incorporé quelques éléments de désordre, on y trouve aussi toute une part d'ordre, de clarté, de profonde harmonie, de mesure, oui, de mesure dans ses chefs-d'œuvre, qui est essentiellement classique. S'il a manqué parfois de goût, il a aussi très souvent fait preuve du plus grand goût, celui qui choisit le beau.

Quand on a un chef de file pareil, on le suit, non toujours et pas à pas, mais par moments, des yeux, ne fût-ce que pour le saluer. Je ne demande pas qu'on l'imite, mais qu'on le lise, et qu'en dépit des modes et des snobismes on continue à l'admirer là où il est admirable. Au surplus il y a dans le spectacle et le contact d'un génie pareil quelque chose de souverainement sain et salubre, comme la vue même et l'odeur de la mer. Il est bon que de temps en temps le flot puissant de cette mer déferle sur nos rivages, ne fût-ce même que pour nourrir d'une eau neuve et vivante les petites flaques où certains de nos contemporains se mirent trop complaisamment.

* * *

Il vient toujours avec les grands génies un moment où les objections doivent se taire, où le positif l'emporte aux yeux de tous dans leurs œuvres sur le négatif, où il faut rappeler et mettre en action à leur égard le mot fameux d'Hello : « La critique, il est temps qu'elle admire ».

Après tant de chicanes injustes ou même de justes objections, remettons-nous en pensée devant Hugo, et devant son œuvre formidable. Oublions les irritations, les agacements, les haines, les jalousies même et toutes les passions qu'elle a suscitées. Et devant notre regard attentif convoquons tous ses livres un à un, ces beaux livres où nous avons appris à sentir la

vie, et qui furent pour nous, dans notre enfance, après les lectures un peu grises de nos classes, la révélation d'un univers comme peint à neuf : *Feuilles d'Automne*, *Chants du Crépuscule*, *Voix intérieures*, *Rayons et Ombres*, livres du poète dans sa jeune maturité, livres charmants, doux encore, déjà mystérieux, livres virgiliens, mais écrits avec la collaboration de la Sibylle ! Et vous, *Contemplations* augustes, vraiment divines parfois, graves et sereines, tendres et tristes, le plus beau volume de vers lyriques qu'ait produit notre poésie ! Et toi, *Légende des Siècles*, suite de bas-reliefs synthétiques sur le mur des âges, le plus grand effort épique des lettres françaises depuis les Chansons de Geste ; vous, *Châtiments*, colères sacrées d'un furieux de génie ; vous, *Chansons des Rues et des Bois*, sourires d'un faune géant ; toi, *Année Terrible*, rugissements léonins de douleur devant la patrie à terre ! Et vous, livres posthumes, qui, d'année en année, nous arriviez après la mort de Hugo comme des messages de l'au-delà : toi *Toute la Lyre* qui, après et avec les *Quatre Vents de l'Esprit*, fus la suprême glane, plus riche que les moissons de tant d'autres ; toi, *Dieu*, immense *pourâna*, comme eût dit Renan, qui résumés en grandes fresques l'effort de l'humanité vers le divin qu'elle porte en elle ; et toi, *Fin de Salon*, inachevée hélas ! qui eusses peut-être été, en dépit d'un plan trop vaste, notre grand livre, notre *Divine Comédie* !

Et vous aussi, ses drames, si discutés, si discutables souvent, mais enfin qui durez, le seul théâtre en vers qui tienne encore la scène après celui des classiques : *Hernani*, fatal son du cor éclatant dans le crépuscule pour dire à la tragédie qu'il est temps de mourir ; *Ruy Blas*, symbole étrange du peuple brusquement arrivé au pouvoir, et vous, *Burgraves*, orchestrés déjà comme un drame musical du grand Wagner, et toi, *Théâtre en Liberté*, où passe un rayon encore des féeries

du grand Shakespeare ! Et vous aussi, ses romans, *Notre Dame de Paris*, qui as ouvert les yeux du siècle au monde de l'ogive ; toi, épopée des *Misérables*, où vit le plus pur de nous, ce grand amour des humbles qui sont nos frères !

Et vous encore, *Préface de Cromwell*, jeune trompette de Jéricho qui fis crouler la vieille poésie en ruines ; *William Shakespeare*, magnifique stupeur de Hugo contemplant son image sous un pseudonyme !

Et vous, ses voyages, *Rhin. France et Belgique. Alpes et Pyrénées*, répertoires de souvenirs où Hugo n'avait qu'à puiser pour nourrir ses inspirations lyriques, albums d'images que feuilletait sa Muse pour s'exalter, et qui nous enchantent encore ! Et vous, extraordinaires *Choses Vues*, toujours plus lues et plus admirées, qui faites de Hugo un des grands mémorialistes, et le reporter le plus prodigieux du dix-neuvième siècle !

Venez, volumes presque innombrables, dans le moindre desquels on trouve d'admirables vers ou d'admirables pages, venez, accourez, comme les pierres qu'à sa voix mettait en branle Orphée, placez Pélion sur Ossa, l'Olympe sur le Sinaï, construisez de votre amoncellement la tour du génie qui porte à sa cime la statue du poète au grand front. Et ne nous laissez qu'écrasés, éblouis, et repentants d'avoir écouté les voix adverses même pour y contredire, d'avoir souri, d'avoir peut-être douté, alors que, devant une telle grandeur, nous ne devrions être qu'admiration et qu'amour !

Et vous enfin, poète qui avez engendré ces œuvres dont beaucoup, et je pèse les mots, sont immortelles, — grande âme sonore, retentissante même, mais si grave aussi, si sérieuse, si contemplative, — si pleine, quand il le faut, du silence où s'entend le destin ; âme si normale également, si saine, ingénument humaine, naïve comme tout ce qui est

vrai et grand ; homme dans la plénitude du terme, mâle magnifique, sorte de Jupiter des mots, et comme tous les vrais mâles, adorateur incliné de l'Éternel Féminin ; artiste pour qui semble fait le beau mot simple et tendre de magnanime ; quand on n'est pas ingrat et qu'on sait ce qu'on vous doit, non pas même comme poète, mais comme écrivain du vingtième siècle, on souffre dans ce qu'on a de meilleur, dans son amour de la vérité et de la justice, on souffre de voir votre nom discuté, moqué, insulté même, et votre autel, sinon sans honneur, du moins sans piété. Devant tant de négations acharnées, tant de dénigrements dédaigneux, on s'étonne, on s'inquiète, pour un peu l'on se troublerait....

Mais il suffit de se replonger dans un de vos grands livres pour vous admirer derechef passionnément. Il suffit à notre enthousiasme, pour reprendre des forces, il lui suffit, comme Antée la terre, de toucher votre œuvre, notre mère à tous. Si quelque part, dans les Champs-Élysées promis aux poètes par les poètes, vous assistez à nos agitations et à nos débats, n'ayez pas d'amertume devant les efforts hostiles d'esprits sincères d'ailleurs dans leur hostilité, comme l'était l'intelligent Sainte-Beuve, mais qui, ne se sentant pas grands, n'aiment pas la grandeur. Il vous naît encore des admirateurs et des amis, il vous en naîtra toujours, et vos petits-neveux ne se résignent pas à voir voiler votre statue. Ils n'acceptent pas. Ils maintiendront.

Chacun d'eux garde à votre mémoire sa fidélité entière, et quand il vous a relu, quand il vous a médité à nouveau, peut reprendre pour son compte les mots qu'écrivait, une nuit de sa jeunesse, après avoir étrangement rêvé qu'il vous voyait et vous parlait, l'un d'eux, l'un des plus modestes certes, mais non l'un des moins émus ni l'un des moins véridiques :

Et je lui disais : Maître, humblement, tendrement.

CHRONIQUE

PRIX

L'Académie décernera en 1930, le prix de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques; le prix Carton de Wiart; le prix Auguste Michot et le prix Rodolphe Parmentier.

La Société d'Encouragement à l'Art Wallon a mis, comme les deux années précédentes, un prix de 10.000 francs à la disposition de l'Académie. Cette somme est prélevée sur les bénéfices du Théâtre Wallon du Trianon de Liège. Le prix est destiné à un écrivain belge de langue française, né dans une commune wallonne du royaume.

CONCOURS

Pour les concours de 1932, l'Académie a fait choix des questions suivantes :

I. On demande un ouvrage d'imagination, en prose (sans égard à l'étendue du manuscrit).

II. On demande une étude sur un écrivain belge de langue française, les vivants étant exceptés.

III. On demande une étude complète du parler d'une *localité* ou d'une *région* de la Belgique romane ou

l'étude d'un groupe important de phénomènes linguistiques dans l'ensemble de la Belgique romane.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
Emile BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles
Gustave CHARLIER, 31, Square Vergote, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Touffroy (Var).
Louis DELATTRE, rue Beekman, 28, Uccle.
Jules DESTREE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Louis DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et-Oise) France.
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.
George GARNIR, rue du Cadrán, 7, Bruxelles.
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
Albert GIRAUD, rue Henri-Bergé, 34, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, 38, rue François-Stroobant, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile-Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa «les Abeilles», Les Baumettes, Nice.
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S. et O.).
Fernand SEVERIN, 9, Place Comte de Smet de Nayer, Gand.
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
Emile VAN ARENBERGH, 46, Boulevard Général Jacques
Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix-Delhasse, 24, Bruxelles.
Georges VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84,
Bruxelles.

Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
M^{me} DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4
Strasbourg.
Brand WHITLOCK.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Charles Van Lerberghe. — Esquisse d'une biographie, par M. Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par M. Jules FELLER.

La Langue scientifique en Belgique, par M. Albert COUNSON.

Le Premier Tartuffe, par M. Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par M. Albert COUNSON.

Michel Ange, par M. Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par M. Hubert KRAINS.

Qu'est ce que la civilisation ? par M. Albert COUNSON.

La Clef de « Clilandre », par M. Gustave CHARLIER.

Les Sources de Bug Jargal, par M. Servais ETIENNE.

Ronsard et la Belgique, par M. Gustave CHARLIER.

De Babel à Paris ou l'Universalité de la Langue française, par M. A. COUNSON.

L'Évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par M. Georges DOUTREPONT.

L'originalité de Baudelaire, par M. Robert VIVIER.

Les Classiques jugés par les Romantiques, par M. Georges DOUTREPONT
